


NAZIONALE
VITT. EMANUELE
12
30 C
5



Auteur l'Abbé [illegible]
De Villars, qui fut tué [illegible]
couz de Pistolet a la fin
De l'année 1675. par un [illegible]
ses parens, à l'âge de 35. a[illegible]



LE COMTE DE GABALIS,

OU ENTRETIENS SUR LES SCIENCES SECRETES.

Quod tanto impendio absconditur, etiam solum-modò demonstrare, destruere est. Tertull.



A PARIS,
Chez Claude Barbin, au Palais sur le Perron de la Ste Chapelle.

M. DC. LXX.
Avec Privilege du Roy.

EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAr grace & Privilege du Roy, en datte du vingt huitiéme Septembre 1670. signé DALENCE : Il est permis à Claude Barbin Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer pendant le temps de dix années, les Livres intitulez *Le Comte de Gabalis, ou Entretiens sur les Sciences secretes*, avec desfenses à tous autres d'en imprimer, vendre ou debiter pendant ledit temps sans le consentement dudit Exposant, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de tous dépens, dommages & interests, & de trois mil livres d'amande ; ainsi qu'il est plus au long contenu dans ledit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté

des Imprimeurs & Marchands Libraires de cette Ville, suivant & conformément à l'Arrest de la Cour de Parlement du huict Avril 1653. aux charges & conditions portées par le present Privilege. Fait à Paris le ving-vniéme Novembre 1670.

Signé, L. SEVESTRE, Syndic.

Fautes à corriger avant que de lire.

Page 26. ligne 14. avoir *lisez* voir.
Page 68. ligne 17. tous *lisez* tout.



LE COMTE DE GABALIS, OU ENTRETIENS ſur les Sciences ſecretes.

PREMIER ENTRETIEN ſur les Sciences ſecretes.

DEVANT Dieu ſoit l'ame de Monſieur le Comte de GABALIS, que l'on vient de m'écrire, qui

eſt mort d'apoplexie. Meſſieurs les Curieux ne manqueront pas de dire que ce genre de mort eſt ordinaire à ceux qui ménagẽt mal les ſecrets des Sages, & que depuis que le Bienheureux Raymond Lulle en a prononcé l'arreſt dans ſon teſtament, un Ange executeur n'a jamais manqué de tordre promtement le col à tous ceux qui ont indiſcretement revelé les Myſteres Philoſophiques.

Mais qu'ils ne condamnent pas legerement ce

Sçavant homme, ſans eſtre éclaircis de ſa conduite. Il m'a tout découvert, il eſt vray: mais il ne l'a fait qu'avec toutes les circonſpections Cabaliſtiques. Il faut rendre ce témoignage à ſa memoire, qu'il étoit grand zelateur de la Religion de ſes peres les Philoſophes, & qu'il euſt ſouffert le feu pluſtoſt que d'en profaner la ſainɛteté, en s'ouvrant à quelque Prince indigne, à quelque ambitieux, ou à quelque incontinent, trois ſortes de gens excommu-

niez de tout temps par les ſages. Par bonheur je ne ſuis pas Prince, j'ay peu d'ambition, & on verra dans la ſuite que j'ay meſme un peu plus de chaſteté qu'il n'en faut à un Sage. Il me trouva l'eſprit docile, curieux, peu timide; il ne me manque qu'un peu de melancolie pour faire avoüer à tous ceux qui voudroient blâmer Monſieur le Comte de Gabalis de ne m'avoir rien caché, que j'eſtois un ſujet aſſez propre aux Sciences ſecre-

tes. Il eſt vray que ſans melancolie on ne peut y faire de grands progrez : mais ce peu que j'en ay n'avoit garde de le rebuter. Vous avez (m'a-t-il dit cent fois) Saturne dans un angle, dans ſa maiſon, & retrograde ; vous ne pouvez manquer d'eſtre un jour auſſi melancolique qu'un Sage doit l'eſtre; car le plus ſage de tous les hommes (comme nous le ſçavons dans la Cabale) avoit, comme vous, Jupiter dans l'Aſcendant; cependant on ne

trouve pas qu'il ait ry une seule fois en toute sa vie, tant l'impression de son Saturne étoit puissante; quoy qu'il fust beaucoup plus foible que le vostre.

C'est donc à mon Saturne, & non pas à Monsieur le Comte de Gabalis, que Messieurs les Curieux doivent s'en prendre, si j'aime mieux divulguer leurs secrets que les pratiquer. Si les Astres ne font pas leur devoir, le Comte n'en est pas cause; & si je n'ay pas assez de grandeur d'ame,

pour eſſayer de devenir le maiſtre de la Nature, de renverſer les Elemens, d'entretenir les Intelligences ſuprêmes, de commander aux Demons, d'engendrer des Geans, de créer de nouveaux Mondes, de parler à Dieu dans ſon thrône redoutable, & d'obliger le Cherubin, qui defend l'entrée du Paradis terreſtre, de me permettre d'aller faire quelques tours dans ſes allées: c'eſt moy tout au plus qu'il faut blâmer ou plaindre; il ne

faut pas pour cela insulter à la memoire de cet Homme rare, & dire qu'il est mort pour m'avoir appris toutes ces choses. Est-il impossible que, comme les armes sont journallieres, il ait succombé dans quelque cóbat avec quelque lutin indocile? Peut-estre qu'en parlant à Dieu dans le thrône enflammé il n'aura pû se tenir de le regarder en face; or il est écrit qu'on ne peut le regarder sans mourir. Peut-estre n'est-il mort qu'en

apparence ſuivant la coûtume des Philoſophes, qui font ſemblant de mourir en un lieu, & ſe tranſplantent en un autre. Quoy qu'il en ſoit, je ne puis croire que la maniere, dont il m'a confié ſes threſors, merite châtiment. Voicy comme la choſe s'eſt paſſée.

Le ſens commun m'ayant toûjours fait ſoupçonner qu'il y a beaucoup de vuide en tout ce qu'on appelle Sciences ſecretes, je n'ay jamais eſté ten-

té de perdre le temps à feüilleter les livres qui en traittent : mais auſſi ne trouvant pas bien raiſonnable de condamner ſans ſçavoir pourquoy , tous ceux qui s'y addonnent, qui ſouvent ſont Gens ſages d'ailleurs, ſçavans la pluſpart, & faiſans figure dans la robe & dans l'épée ; je me ſuis aviſé (pour éviter d'eſtre injuſte, & pour ne me point fatiguer d'une lecture ennuyeuſe) de feindre d'eſtre enteſté de toutes ces Scien-

ces, avec tous ceux que j'ay pû apprendre qui en ſont touchez. J'ay d'abord eu plus de ſuccez que je n'en avois meſme eſperé. Comme tous ces Meſſieurs quelque Myſterieux & quelque reſervez qu'ils ſe piquent d'eſtre, ne demandent pas mieux que d'eſtaler leurs imaginations, & les nouvelles découvertes qu'ils pretendent avoir fait dans la Nature, je fus en peu de jours confident des plus conſiderables d'entr'eux, j'en

avois toûjours quelqu'un dans mon cabinet, que j'avois à dessein garny de leurs plus fantasques Auteurs : Il ne passoit point de Sçavant étranger, que je n'en eusse avis; en un mot à la science prés je me trouvay bien-tost grand personnage. J'avois pour compagnons des Princes, des grands Seigneurs, des gens de robe, de belles Dames, des laides aussi; des Docteurs, des Prelats, des Moines, des Nonnains, enfin des gens de toute espe-

ce. Les uns en vouloiét aux Anges, les autres au diable, les autres à leur genie, les autres aux Incubes, les autres à la gueriſon de tous maux, les autres aux Aſtres, les autres aux ſecrets de la Divinité, & preſque tous à la Pierre Philoſophale.

Ils demeuroient tous d'accord que ces grands ſecrets, & ſur tout la Pierre Philoſophale, ſont de difficile recherche, & que peu de gens les poſſedent: mais ils avoient tous en particulier aſſez bonne o-

pinion d'eux-meſme, pour ſe croire du nombre des Eleus. Heureuſement les plus importans attẽdoient alors avec impatience l'arrivée d'un Allemand grand Seigneur & grand Cabaliſte, de qui les terres ſont vers les frontieres de Pologne. Il avoit promis par lettre aux enfans des Philoſophes qui ſont à Paris, de venir les viſiter, & de paſſer en France allant en Angleterre. J'eus la commiſſion de faire réponſe à la lettre de ce grand Hom-

me, je luy envoyay la figure de ma nativité,afin qu'il jugeaſt ſi je pouvois aſpirer à la ſuprême Sageſſe. Ma figure & ma lettre furent aſſez heureuſes pour l'obliger à me faire l'honneur de me répondre, que je ſerois un des premiers qu'il verroit à Paris; & que ſi le Ciel ne s'y oppoſoit, il ne tiendroit pas à luy que je n'entraſſe dans la ſocieté des Sages.

Pour ménager mon bonheur, j'entretins avec l'illuſtre Allemand un com-

merce regulier. Je luy proposay de temps en temps de grands doutes, autant raisonnez que je le pouvois; sur l'Harmonie du monde, sur les Nombres de Pythagore, sur les visions de saint Jean, & sur le premier chapitre de la Genese. La grandeur des matieres le ravissoit, il m'écrivoit des merveilles inoüies, & je vis bien que j'avois affaire à un homme de tres-vigoureuse & tres-spacieuse imagination. J'en ay soixante ou quatre vingts lettres

lettres d'un ſ[illegible]e ſi extraordinaire, que je ne pouvois plus me reſoudre à lire autre choſe, dés que j'eſtois ſeul dans mon cabinet.

J'en admirois un jour une des plus ſublimes, quand je vis entrer un homme de tres bonne mine, qui me ſalüant gravement, me dît en langue Françoiſe & en accent étranger. *Adorez, mon fils, adorez le tres-bon & le tres-grand Dieu des Sages, & ne vous en orgueilliſſez jamais de ce qu'il vous envoye un des Enfans de Sa-*

gesse, pour vous aßocier à leur Compagnie, & pour vous faire participant des merveilles de sa Toute-puissance.

La nouveauté de la salutation m'étonna d'abord, & je commençay à douter pour la premiere fois si l'on n'a pas quelquefois des apparitions: toutefois me rasseurant du mieux que je pûs, & le regardant le plus civilement que la petite peur que j'avois me le pût permettre. Qui que vous soyez (luy dis-je) vous de

qui le compliment n'eſt pas de ce monde, vous me faites beaucoup d'honneur de venir me rendre viſite: mais agreez, s'il vous plaiſt, qu'avant que d'adorer le Dieu des Sages, je ſçache de quels Sages, & de quel Dieu vous parlez, & ſi vous l'avez agreable, mettez-vous dans ce fauteüil, & donnez-vous la peine de me dire quel eſt ce Dieu, ces Sages, cette Compagnie, ces Merveilles de toute-puiſſance, & aprés ou devant tout cela

à quelle eſpece de creature j'ay l'honneur de parler.

Vous me recevez tres-ſagement, Monſieur (reprit-il en riant, & prenant le fauteüil que je luy preſentois) vous me demandez d'abord de vous expliquer des choſes que je ne vous diray pas d'aujourd'huy, s'il vous plaiſt. Le compliment que je vous ay fait ſont les paroles que les Sages diſent à l'abord de ceux à qui ils ont reſolu d'ouvrir leur cœur, & de découvrir leurs Myſteres.

J'ay crû qu'eſtant auſſi ſçavant que vous m'avez paru dans vos lettres, cette ſalutation ne vous ſeroit pas inconnuë, & que c'eſtoit le plus agreable compliment que pouvoit vous faire le Comte de Gabalis.

Ah! Monſieur, m'écriay-je, me ſouvenant que j'avois un grand rolle à joüer, comment me rendray-je digne de tant de bontez? Eſt-il poſſible que le plus grand de tous les hommes ſoit dans mon cabinet, & que le grand Ga-



balis m'honore de ſa vi-
ſite.

Je ſuis le moindre des Sages (repartit-il d'un air ſerieux) & Dieu qui diſpenſe les lumieres de ſa Sageſſe avec le poids & la meſure qu'il plaiſt à ſa Souveraineté, ne m'en a fait qu'une part tres-petite en comparaiſon de ce que j'admire avec eſtónement en mes Compagnons. J'eſpere que vous pourrez les égaler quelque jour, ſi j'oſe en juger par la figure de voſtre nativité, que vous

m'avez fait l'honneur de m'envoyer:mais vous voulez bien que je me plaigne à vous, Monſieur (ajoûta-t-il en riant)de ce que vous m'avez pris d'abord pour un phantôme.

Ah! non pas pour un phantôme (luy dis-je) mais je vous avoüe, Monſieur, que me ſouvenant tout à coup de ce que Cardan raconte que ſon pere fut un jour viſité dans ſon étude par ſept inconnus vétus de diverſes couleurs, qui luy tinrent des propos aſ-

ſez bizarres de leur nature & de leur employ.... Je vous entens (interrompit le Comte) c'eſtoit des Sylphes dont je vous parleray quelque jour, qui ſont une eſpece de ſubſtances aëriennes, qui viennent quelquefois conſulter les Sages ſur les livres d'Averroës qu'elles n'entendent pas trop bien. Cardan eſt un eſtourdy d'avoir publié cela dans ſes ſubtilitez ; il avoit trouvé ces memoires-là dans les papiers de ſon pere, qui eſtoit un des
noſtres;

noſtres; & qui voyant que ſon fils étoit naturellement babillard, ne voulut luy rien apprendre de grand, & le laiſſa amuſer à l'Aſtrologie ordinaire, par laquelle il ne ſceut prevoir ſeulement que ſon fils ſeroit pendu. Ce fripon eſt cauſe que vous m'avez fait l'injure de me prendre pour un Sylphe. Injure (repris-je) Quoy, Monſieur, ſerois-je aſſez malheureux, pour.... Je ne m'en fâche pas (interrompit-il) vous n'eſtes pas obligé de ſça-

voir que tous ces Eſprits elementaires ſont nos Diſciples; qu'ils ſont trop heureux, quand nous voulons nous abaiſſer à les inſtruire; & que le moindre de nos Sages eſt plus ſçavant & plus puiſſant que tous ces petits Meſſieurs-là. Mais nous parlerons de tout cela quelque autre fois; il me ſuffit aujourd'huy d'avoir eu la ſatisfaction de vous avoir. Tâchez, mon fils, de vous rendre digne de recevoir les lumieres Cabaliſti-

ques ; l'heure de voſtre regeneration eſt arrivée, il ne tiendra qu'à vous d'être une nouvelle creature. Priez ardemment celuy qui ſeul a la puiſſance de créer des cœurs nouveaux, de vous en donner un qui ſoit capable des grandes choſes que j'ay à vous apprendre, & de m'inſpirer de ne vous rien taire de nos Myſteres. Il ſe leva lors, & m'embraſſant ſans me donner le loiſir de luy répondre, Adieu, mon fils (pourſuivit-il) j'ay à voir

nos Compagnons qui ſont à Paris, aprés quoy je vous donneray de mes nouvelles. Cependant, *veillez, priez, eſperez, & ne parlez pas.*

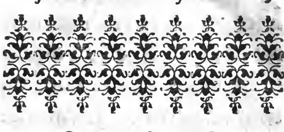
Il ſortit de mon cabinet en diſant cela. Je me plaignis de ſa courte viſite en le reconduiſant, & de ce qu'il avoit la cruauté de m'abandonner ſi-toſt, aprés m'avoir fait entrevoir une étincelle de ſes lumieres. Mais m'ayant aſſeuré de fort bonne grace que je ne perdrois rien dans l'at-

tente, il monta dans ſon carroſſe, & me laiſſa dans une ſurpriſe, que je ne puis exprimer. Je ne pouvois croire à mes propres yeux ny à mes oreilles; Je ſuis ſeur (diſois-je) que cet homme eſt de grande qualité, qu'il a cinquante mil livres de rente de patrimoine; il paroiſt d'ailleurs fort accomply. Peut-il s'être coëffé de ces folies-là? Il m'a parlé de ces Sylphes fort cavalierement. Seroit-il Sorcier en effet, & me ſerois-je trompé juſqu'icy en

croyant qu'il n'y en a plus? Mais aussi s'il est des Sorciers, sont-ils aussi devots que celuy-cy paroist l'être?

Je ne comprenois rien à tout cela; je resolus pourtant d'en voir la fin; quoy que je previsse bien qu'il y auroit quelques sermons à essuyer, & que le Demon qui l'agitoit, estoit grandement moral & predicateur.





SECOND ENTRETIEN SUR LES SCIENCES SECRETES.

LE Comte voulut me donner toute la nuit pour vaquer à la Priere; & le lendemain dés le point du jour il me fit ſçavoir par un billet qu'il viendroit

chez moy ſur les huit heures; & que ſi je le voulois bien, nous irions faire un tour enſemble. Je l'attendis, il vint, & aprés les civilitez reciproques; Allons (me dit-il) à quelque lieu où nous ſoyons libres, & où perſonne ne puiſſe interrompre noſtre entretien. Ruel, luy dis-je, me paroiſt aſſez agreable & aſſez ſolitaire. Allons-y donc (reprit-il.) Nous montâmes en ſon carroſſe. Durant le chemin j'obſervois mon nouveau Maiſtre. Je

n'ay jamais remarqué en perſonne un ſi grand fond de ſatisfaction qu'il en paroiſſoit en toutes ſes manieres. Il avoit l'eſprit plus tranquile & plus libre qu'il ne me ſembloit qu'un Sorcier le pûſt avoir. Tout ſon air n'étoit point d'un homme à qui ſa conſcience reprochât rien de noir; & j'avois une merveilleuſe impatience de le voir entrer en matiere; ne pouvant comprendre comment un homme, qui me paroiſſoit ſi judicieux & ſi accomply

en toute autre chose, s'é-
toit gasté l'esprit par les vi-
sions, dont j'avois connu
le jour precedent qu'il é-
toit blessé. Il me parla divi-
nement de la Politique, &
fut ravy d'entendre que
j'avois leu ce que Platon
en a écrit. Vous aurez be-
soin de tout cela quelque
jour (me dit-il) un peu plus
que vous ne croyez: Et si
nous nous accordons au-
jourd'huy, il n'est pas im-
possible qu'avec le temps
vous mettiez en usage ces
sages maximes. Nous en-

trions alors à Ruel, nous allâmes au jardin, le Comte dédaigna d'en admirer les beautez, & marcha droit au labyrinthe.

Voyant que nous étions aussi seuls qu'il le pouvoit desirer, je louë (s'écria-t-il) levant les yeux & les bras au Ciel, je louë la Sagesse eternelle de ce qu'elle m'inspire de ne vous rien cacher de ses veritez ineffables. Que vous serez heureux, mon fils! si elle a la bonté de mettre dans vôtre ame les dispositions

que ces hauts Myſteres demandent de vous. Vous allez apprendre à commander à toute la Nature; Dieu ſeul ſera voſtre Maître, & les Sages ſeuls ſeront vos égaux. Les ſuprêmes Intelligences feront gloire d'obeïr à vos deſirs; les Demons n'oſeront ſe trouver où vous ſerez; vôtre voix les fera trembler dans le puits de l'abyſme, & tous les Peuples inviſibles, qui habitent les quatre elemens, s'eſtimeront heureux d'eſtre les Miniſ-

tres de vos plaiſirs. Je vous adore, ô grand Dieu ! d'avoir couroné l'homme de tant de gloire, & de l'avoir étably ſouverain Monarque de tous les ouvrages de vos mains. Sentez-vous, mon fils (ajoûta-t-il ſe tournant vers moy) ſentez-vous cette ambition heroïque, qui eſt le caractere certain des Enfans de Sageſſe? Oſez-vous deſirer de ne ſervir qu'à Dieu ſeul, & de dominer ſur tout ce qui n'eſt point Dieu ? Avez-vous compris ce que c'eſt

qu'eſtre hôme ? & ne vous ennuye-t-il point d'eſtre eſclave; puis que vous eſtes né pour eſtre ſouverain ? Et ſi vous avez ces nobles penſées, comme la figure de voſtre nativité ne me permet pas d'en douter; conſiderez meurement ſi vous aurez le courage & la force de renoncer à toutes les choſes, qui peuvent vous eſtre un obſtacle à parvenir à l'élevation pour laquelle vous eſtes né ? Il s'arreſta là, & me regarda fixement, comme atten-

dant ma réponse, ou comme cherchant à lire dans mon cœur.

Autant que le commencement de son discours m'avoit fait esperer que nous entrerions bien-tost en matiere, autant en desesperay-je par ses dernieres paroles. Le mot de *renoncer* m'effraya, & je ne doutay point qu'il n'allât me proposer de renoncer au Baptême ou au Paradis. Ainsi ne sçachant comme me tirer de ce mauvais pas; Renoncer (luy dis-je) Mon-

ſieur, quoy faut-il renõcer à quelque choſe? Vrayement (reprit-il) il le faut bien; & il le faut ſi neceſſairement, qu'il faut commencer par là. Je ne ſçay ſi vous pourrez vous y reſoudre: mais je ſçay bien que la Sageſſe n'habite point dans un corps ſujet au peché, comme elle n'entre point dans une ame prevenuë d'erreur ou de malice. Les Sages ne vous admettront jamais à leur Compagnie, ſi vous ne renoncez dés à preſent à une choſe

choſe qui ne peut compatir avec la Sageſſe. *Il faut* (ajoûta-t-il tout bas en ſe baiſſant à mon oreille) *il faut renoncer à tout commerce charnel avec les femmes.*

Je fis un grand éclat de rire à cette bizarre propoſition. Vous m'avez, Monſieur (m'écriay-je) vous m'avez quitté pour peu de choſe. J'attendois que vous me propoſeriez quelque étrange renonciation : mais puis que ce n'eſt qu'aux femmes que vous en vou-

lez, l'affaire eſt faite dés long-temps; je ſuis aſſez chaſte (Dieu mercy.) Cependant, Monſieur, comme Salomon étoit plus ſage, que je ne ſeray peut-eſtre; & que toute ſa Sageſſe ne pût l'empêcher de ſe laiſſer corrompre: dites-moy (s'il vous plaiſt) quel expedient vous prenez, vous autres Meſſieurs, pour vous paſſer de ce ſexe-là? & quel inconvenient il y auroit que dans le Paradis des Philoſophes chaque Adam eût ſon Eve.

Vous me demandez là de grandes choſes (repartit-il en conſultant en luy-meſme s'il devoit répondre à ma queſtion.) Pourtant puis que je voy que vous vous détacherez des femmes ſans peine, je vous diray l'une des raiſons qui ont obligé les Sages d'exiger cette condition de leurs Diſciples: & vous connoîtrez dés-là dans quelle ignorance vivent tous ceux, qui ne ſont pas de noſtre nombre.

Quand vous ſerez enrol-

lé parmy les Enfans des Philoſophes, & que vos yeux ſeront fortifiez par l'uſage de la tres-ſainte Medecine; vous découvrirez d'abord, que les elemens ſont habitez par des creatures tres-parfaites, dont le peché du malheureux Adam a oſté la connoiſſance & le commerce à ſa trop malheureuſe poſterité. Cet eſpace immenſe qui eſt entre la Terre & les Cieux a des habitans bien plus nobles que les oiſeaux & les moûcherons;

ces mers ſi vaſtes ont bien d'autres hoſtes que les Dauphins & les Baleines; la profondeur de la terre n'eſt pas pour les taupes ſeules; & l'element du feu plus noble que les trois autres n'a pas eſté fait pour demeurer inutile & vuide.

L'air eſt plein d'une innombrable multitude de peuples de figure humaine, un peu fiers en apparence, mais dociles en effet: grands amateurs des Sciences, ſubtils, officieux aux Sages, & ennemis des

ſots & des ignorans. Leurs femmes & leurs filles ſont des beautez maſles, telles qu'on dépeint les Amazones. Comment, Monſieur, (m'écriay-je) eſt-ce que vous voulez me dire que ces Lutins-là ſont mariez?

Ne vous gendarmez pas, mon fils, pour ſi peu de choſe. (repliqua-t-il) Croyez que tout ce que je vous dis eſt ſolide & vray; ce ne ſont icy que les elemens de l'ancienne Cabale, & il ne tiendra qu'à vous de le juſtifier par vos pro-

pres yeux : mais recevez avec un eſprit docile la lumiere que Dieu vous envoye par mon entremiſe. Oubliez tout ce que vous pouvez avoir oüy ſur ces matieres dans les écoles des ignorans : ou vous auriez le déplaiſir, quand vous ſeriez convaincu par l'experience, d'eſtre obligé d'avoüer que vous vous eſtes opiniâtré mal à propos.

Ecoutez donc juſqu'à la fin, & ſçachez que les mers & les fleuves ſont habitez

de mesme que l'air ; les anciens Sages ont nommé Ondins, ou Nymphes cette espece de peuples. Ils sont peu de masles, & les femmes y sont en grand nombre ; leur beauté est extrême, & les filles des hommes n'ont rien de comparable.

La terre est remplie presque jusqu'au centre de Gnomes, gens de petite stature, gardiens des tresors, des minieres, & des pierreries. Ceux-cy sont ingenieux, amis de l'homme,

me, & faciles à commander. Ils fourniffent aux Enfans des Sages tout l'argent qui leur eft neceffaire, & ne demandent guere pour prix de leur fervice, que la gloire d'eftre commandez. Les Gnomides leurs femmes font petites, mais fort agreables, & leur habit eft fort curieux.

Quant aux Salamandres habitans enflammez de la region du feu, ils fervent aux Philofophes: mais ils ne recherchent pas avec empreffement leur com-

pagnie; & leurs filles & leurs femmes se font voir rarement. Elles ont raison (interrompis-je) & je les tiens quittes de leur apparition. Pourquoy? (dit le Comte.) Pourquoy, Monsieur (repris-je) & qu'ay-je affaire de converser avec une aussi laide beste que la Salamandre masle ou femelle. Vous avez tort (repliqua-t-il) c'est l'idée qu'ē ont les Peintres & les Sculpteurs ignorans; les femmes des Salamandres sont belles, & plus belles mes-

me que toutes les autres; puis qu'elles ſont d'un element plus pur. Je ne vous en parlois pas, & je paſſois ſuccinctement la deſcription de ces peuples, parce que vous les verrez vous meſme à loiſir & facilemēt ſi vous en avez la curioſité. Vous verrez leurs habits, leurs vivres, leurs mœurs, leur police, leurs loix admirables. Vous ſerez charmé de la beauté de leur eſprit encore plus que de celle de leurs corps: mais vous ne pourrez vous empêcher

de plaindre ces miserables, quand ils vous diront que leur ame est mortelle, & qu'ils n'ont point d'espe-rance en la joüissance eternelle de l'Estre suprême qu'ils connoissent, & qu'ils adorent religieusement. Ils vous diront, qu'étant composez des plus pures parties de l'element qu'ils habitent ; & n'ayant point en eux de qualitez contraires, puis qu'ils ne sont faits que d'un element ; ils ne meurent qu'aprés plusieurs siecles : mais qu'est-ce que le

temps au prix de l'eternité?
Il faudra rentrer eternellement dans le neant. Cette penſée les afflige fort, & nous avons bien de la peine à les en conſoler.

Nos Peres les Philoſophes parlant à Dieu face à face ſe plaignirent à luy du malheur de ces peuples: & Dieu, de qui la miſericorde eſt ſans bornes, leur revela qu'il n'étoit pas impoſſible de trouver du remede à ce mal. Il leur inſpira que de meſme que l'homme par l'alliáce qu'il

a contractée avec Dieu, a esté fait participant de la Divinité: les Sylphes, les Gnomes, les Nymphes, & les Salamandres par l'alliance qu'ils peuvent contracter avec l'homme, peuvent estre faits participans de l'immortalité. Ainsi une Nymphe ou une Sylphide devient immortelle & capable de la beatitude à laquelle nous aspirons; quand elle est assez heureuse pour se marier à un Sage: & un Gnome ou un Sylphe cesse d'estre mortel

du moment qu'il épouſe une de nos filles.

De là nâquit l'erreur des premiers ſiecles, de Tertullien, du Martyr Juſtin, de Lactance, Cyprien, Clement d'Alexandrie, d'Athenagore Philoſophe Chrétien, & generalement de tous les Ecrivains de ce temps-là. Ils avoient appris que ces demy-hommes elementaires avoient recherché le commerce des filles ; & ils ont imaginé de là, que la cheute des Anges n'étoit venuë, que

de l'amour dont ils s'étoient laissé toucher pour les fémes. Quelques Gnomes desireux de devenir immortels, avoient voulu gagner les bonnes graces de nos filles, & leur avoient aporté des pierreries dont ils sont gardiens naturels: & ces Auteurs ont crû, s'apuyans sur le livre d'Enoch mal entendu, que c'étoit les pieges que les Anges amoureux avoient tendus à la chasteté de nos femmes. Au commencement ces Enfans du Ciel engen-

drerent les Geans fameux, s'étant fait aimer aux filles des hommes: & les mauvais Cabaliſtes Joſeph, & Philon (comme tous les Juifs ſont ignorans) & aprés eux tous les Auteurs que j'ay nommez tout à l'heure, ont dit auſſi bien qu'Origene & Macrobe, que c'étoit des Anges, & n'ont pas ſceu que c'étoit les Sylphes & les autres peuples des elemens, qui ſous le nom d'enfans d'Eloym, ſont diſtinguez des enfans des hommes. De

mesme ce que le sage Augustin a eu la modestie de ne point decider, touchãt les poursuites que ceux qu'on appelloit Faunes ou Satyres faisoient aux Africaines de son temps; est éclaircy par ce que je viens de dire, du desir qu'ont tous ces habitans des elemens de s'allier aux hommes, comme du seul moyen de parvenir à l'immortalité qu'ils n'ont pas.

Ah! nos Sages n'ont garde d'imputer à l'amour des femmes la cheute des

premiers Anges ; non plus que de ſoûmettre aſſez les hommes à la puiſſance du Demon, pour luy attribuër toutes les avantures des Nymphes & des Sylphes, dont tous les Hiſtoriens ſont remplis. Il n'y eut jamais rien de criminel en tout cela. C'étoit des Sylphes qui cherchoient à devenir immortels. Leurs innocentes pourſuites bien loin de ſcandalizer les Philoſophes, nous ont paru ſi juſtes ; que nous avons tous reſolu d'un commun

accord, de renoncer entierement aux femmes; & de ne nous adonner qu'à immortaliser les Nymphes & les Sylphides.

O Dieu (me r'écriay-je) qu'est-ce que j'entens? Jusqu'où va la f... Oüy, mon fils (interrompit le Comte) admirez jusqu'où va la felicité Philosophique! Pour des femmes dont les foibles appas se passent en peu de jours, & sont suivis de rides horribles; les Sages possedent des beautez qui ne vieil-

liſſent jamais, & qu'ils ont la gloire de rendre immortelles. Jugez de l'amour & de la reconnoiſſance de ces maîtreſſes inviſibles: & de quelle ardeur elles cherchent à plaire au Philoſophe charitable, qui s'applique à les immortaliſer.

Ah! Monſieur, je renonce (m'écriay-je encore une fois.) Oüy, mon fils (pourſuivit-il derechef ſans me donner le loiſir d'achever.) Renoncez aux inutiles & fades plaiſirs, qu'on peut trouver avec les femmes;

la plus belle d'entr'elles eſt horrible auprés de la moindre Sylphide : aucun dégouſt ne ſuit jamais nos ſages embraſſemens. Miſerables ignorans, que vous eſtes à plaindre de ne pouvoir pas goûter les voluptez Philoſophiques.

Miſerable Comte de Gabalis (interrompis-je d'un accent mêlé de colere & de compaſſion) me laiſſerez vous dire enfin, que je renonce à cette ſageſſe inſenſée, que je trouve ridicule cette viſionaire Phi-

loſophie, que je deteſte ces abominables embraſſemens qui vous mêlent à des phantômes; & que je tremble pour vous, que quelqu'une de vos pretenduës Sylphides ne ſe haſte de vous emporter dans les Enfers au milieu de vos tranſports, de peur qu'un auſſi honnête homme que vous, ne s'apperçoive à la fin de la folie de ce zele chimerique, & ne faſſe penitence d'un crime ſi grand.

Ohoh (répondit-il en reculant trois pas, & me re-

gardant d'un œil colere) malheur à vous, eſprit indocile. Son action m'effraya, je l'avouë: mais ce fut bien pis, quand je vis que s'éloignant de moy, il tira de ſa poche un papier, que j'entrevoyois de loin qui eſtoit aſſez plein de caracteres que je ne pouvois bien diſcerner. Il liſoit attentivement, ſe chagrinoit, & parloit bas. Je crûs qu'il évoquoit quelques eſprits pour ma ruïne, & je me repentis un peu de mon zele inconſideré. Si

Si j'échape à cette avantu-re (diſois-je) jamais Caba-liſte ne me ſera rien. Je tenois les yeux ſur luy com-me ſur un Juge, qui m'al-loit condamner à mort ; quand je vis que ſon viſa-ge redevint ſerein. Il vous eſt dur (me dit-il en riant, & revenant à moy) il vous eſt dur de regimber con-tre l'aiguillon. Vous eſtes un vaiſſeau d'élection. Le Ciel vous a deſtiné pour eſtre le plus grand Caba-liſte de voſtre ſiecle. Voicy la figure de voſtre Nativité

qui ne peut manquer. Si ce n'eſt pas maintenant & par mon entremiſe, ce ſera quand il plaira à voſtre Saturne retrograde.

Ah! ſi j'ay à devenir Sage (luy dis-je) ce ne ſera jamais que par l'entremiſe du grand Gabalis; mais à parler franchement, j'ay bien peur qu'il ſera malaiſé, que vous puiſſiez me fléchir à la galanterie Philoſophique. Seroit-ce (repartit-il) que vous feriez aſſez mauvais Phyſicien, pour n'eſtre pas perſuadé

de l'exiſtence de ces peuples? Je ne ſçay (repris-je) mais il me ſembleroit toûjours que ce ne ſeroit que Lutins traveſtis. En croirez vous toûjours plus à voſtre nourrice (me dit-il) qu'à la raiſon naturelle ; qu'à Platon, Pythagore, Celſe, Pſellus, Procle, Porphyre, Jamblique, Plotin, Triſmegiſte, Nollius, Dornée, Fludd; qu'au grand Philipe Aureole Theophraſte Bombaſt Paracelſe de Honeinhem: & qu'à tous nos Compagnons.

Je vous en croirois (Monſieur, répondis-je) autant & plus que tous ces gens-là : mais mon cher Monſieur, ne pourriez vous pas ménager avec vos Compagnons, que je ne ſeray pas obligé de me fonder en tendreſſe avec ces Demoiſelles elementaires. Helas ! (reprit-il) vous eſtes libre ſans doute, & on n'aime pas ſi on ne veut ; peu de Sages ont pû ſe defendre de leurs charmes : mais il s'en eſt pourtant trouvé qui ſe reſervans tous entiers à

de plus grandes choſes (comme vous ſçaurez avec le temps) n'ont pas voulu faire cet honneur aux Nymphes. Je feray donc de ce nombre (repris-je) auſſi bien ne ſçaurois-je me reſoudre à perdre le temps aux ceremonies que j'ay oüy dire à un Prelat, qu'il faut pratiquer, pour le commerce de ces Genies. Ce Prelat ne ſçavoit ce qu'il diſoit (dit le Comte) car vous verrez un jour que ce ne ſont pas-là des Genies; & d'ailleurs jamais

Sage n'employa, ny ceremonies, ny ſuperſtition pour la familiarité des Genies, non plus que pour les peuples que nous parlons.

Le Cabaliſte n'agit que par les principes de la Nature : & ſi quelquefois on trouve dans nos livres des paroles étranges, des caracteres & des fumigations, ce n'eſt que pour cacher aux ignorans les principes Phyſiques. Admirez la ſimplicité de la Nature en toutes ſes operations les

plus merveilleuſes ! & dans cette ſimplicité une harmonie & un concert ſi grand, ſi juſte, & ſi neceſſaire ; qu'il vous fera revenir, malgré vous, de vos foibles imaginations. Ce que je vas vous dire, nous l'apprenons à ceux de nos Diſciples, que nous ne voulons pas laiſſer tout-à-fait entrer dans le Sanctuaire de la Nature ; & que nous ne voulons pourtant point priver de la ſocieté des peuples Elementaires, pour la compaſſion que nous

phes, des plus déliées parties de l'eau, & les Gnomes, des plus ſubtiles parties de la terre. Il y avoit beaucoup de proportion entre Adam & ces creatures ſi parfaites; parce qu'étant composé, de ce qu'il y avoit de plus pur dans les quatre Elemens; il renfermoit les perfections de ces quatre eſpeces de peuples, & eſtoit leur Roy naturel. Mais dés-lors que ſon peché l'eut precipité dans les excremens des Elemens (comme vous ver-

rez quelqu'autrefois) l'harmonie fut deconcertée, & il n'eut plus de proportion estant impur & grossier, avec ces substances si pures & si subtiles. Quel remede à ce mal? Comment remonter ce luth, & recouvrer cette souveraineté perduë? O Nature! pourquoy t'étudie-t-on si peu? Ne comprenez vous pas, mon fils, avec quelle simplicité la Nature peut rendre à l'hôme ces biens qu'il a perdus.

Helas! Monsieur (repli-

quay-je) je ſuis tres-ignorant en toutes ces ſimplicitez-là. Il eſt pourtant bien aiſé d'y eſtre ſçavant (reprit-il.)

Si on veut recouvrer l'empire ſur les Salamandres: il faut purifier & exalter l'element du feu, qui eſt en nous; & relever le ton de cette corde relâchée. Il n'y a qu'à concentrer le feu du monde par des miroirs concaves, dans un globe de verre; & c'eſt icy l'artifice que tous les Anciens ont caché re-

ligieuſement, & que le divin Theophraſte a decouvert. Il ſe forme dans ce globe une poudre ſolaire, laquelle s'étant purifiée d'elle-meſme, du mélange des autres Elemens ; & étant preparée ſelon l'art, devient en fort peu de temps ſouverainemét propre à exalter le feu qui eſt en nous ; & à nous faire devenir, par maniere de dire, de nature ignée. Dés lors les habitans de la ſphere du feu deviennent nos inferieurs ; & ravis de voir

rétablir noſtre mutuelle harmonie, & que nous nous ſoyons rapprochez d'eux : ils ont pour nous toute l'amitié qu'ils ont pour leur ſemblables, tout le reſpect qu'ils doivent à l'Image & au Lieutenant de leur Createur, & tous les ſoins dont les peut faire aviſer, le deſir d'obtenir de nous l'immortalité qu'ils n'ont pas. Il eſt vray que comme ils ſont plus ſubtils que ceux des autres Elemens, ils vivent tres-long-temps ; ainſi ils ne ſe

preſſent pas d'exiger des Sages l'immortalité. Vous pourriez-vous accommoder de quelqu'un de ceux-là, mon fils ; ſi l'averſion que vous m'avez témoignée vous dure juſqu'à la fin : peut-eſtre ne vous parleroit-il jamais de ce que vous craignez tant.

Il n'en ſeroit pas de meſme des Sylphes, des Gnomes, & des Nymphes. Comme ils vivent moins de temps, ils ont plûtoſt affaire de nous : auſſi leur familiarité eſt plus aiſée à

obtenir. Il n'y a qu'à fermer un verre plein d'air conglobé, d'eau, ou de terre; & le laisser exposé au Soleil un mois. Puis separer les Elemens selon la science; ce qui sur tout est tres-facile en l'eau & en la terre. Il est merveilleux quel aimant c'est, que chacun de ces Elemens purifiez, pour attirer Nymphes, Sylphes, & Gnomes. On n'en a pas pris si peu que rien tous les jours pendant quelque mois; que l'on voit dans les airs la

republique volante des Sylphes; les Nymphes venir en foule au rivage; & les Gardiens des tresors étaler leurs richesses. Ainsi sans caracteres, sans ceremonies, sans mots barbares, on devient absolu sur tous ces peuples. Ils n'exigent aucun culte du Sage, qu'ils sçavent bien qui est plus noble qu'eux. Ainsi la venerable Nature apprend à ses enfans à reparer les Elemens par les Elemens. Ainsi se rétablit l'harmonie. Ainsi

l'homme recouvre ſon empire naturel, & peut tout dans les Elemens, ſans Demon & ſans art illicite. Ainſi vous voyez, mon fils, que les Sages ſont plus innocens que vous ne penſez. Vous ne me dites rien.....

Je vous admire, Monſieur (luy dis-je) & je commence à craindre que vous ne me faſſiez devenir diſtillateur. Ah! Dieu vous en garde, mon enfant, (s'écria-t-il) ce n'eſt pas à ces bagatelles-là, que vôtre

Nativité vous destine. Je vous défens au contraire de vous y amuser ; je vous ay dit que les Sages ne montrent ces choses qu'à ceux qu'ils ne veulent pas admettre dans leur troupe. Vous aurez tous ces avantages, & d'infiniment plus glorieux & plus agreables, par des procedez bien autremét Philosophiques. Je ne vous ay décrit ces manieres, que pour vous faire voir l'innocence de cette Philosophie, & pour vous ôter vos terreurs paniques.

Graces à Dieu, Monſieur (répondis-je) je n'ay plus tant de peur que j'en avois tantoſt. Et quoy que je ne me determine pas encore à l'accommodement, que vous me propoſez avec les Salamandres: je ne laiſſe pas d'avoir la curioſité d'aprendre, comment vous avez découvert, que ces Nymphes & ces Sylphes meurent. Vrayement (repartit-il) ils nous le diſent, & nous les voyons mourir. Comment pouvez vous les voir mourir (repliquay-je)

puiſque voſtre commerce les rend immortels. Cela ſeroit bon (dit-il) ſi le nombre des Sages égaloit le nombre de ces peuples; outre qu'il y en a pluſieurs d'entr'eux, qui aiment mieux mourir, que riſquer en devenant immortels, d'eſtre auſſi malheureux, qu'ils voyent que les Demons le ſont. C'eſt le Diable qui leur inſpire ces ſentimens, car il n'y a rien qu'il ne faſſe, pour empêcher ces pauvres creatures de devenir

immortelles par noſtre alliance. De ſorte que je regarde, & vous devez regarder (mon fils) comme une tentation tres-pernicieuſe, & comme un mouvement tres-peu charitable, cette averſion que vous y avez.

Au ſurplus, pour ce qui regarde la mort dont vous me parlez. Qui eſt-ce qui obligea l'Oracle d'Apolon, de dire que tous ceux qui parloient dans les Oracles étoient mortels auſſi bien que luy, comme Porphyre

le rapporte? Et que penſez vous que voulut dire cette voix, qui fut entenduë dans tous les rivages d'Italie, & qui fit tant de frayeur à tous ceux qui ſe trouverent ſur la mer? LE GRAND PAN EST MORT. C'étoit les peuples de l'air, qui donnoient avis aux peuples des eaux, que le premier & le plus âgé des Sylphes venoit de mourir.

Lorſque cette voix fut entenduë (luy dis-je) il me ſemble, que le monde adoroit Pan & les Nym-

phes. Ces Meſſieurs, dont vous me prêchez le commerce, eſtoient donc les faux Dieux des Payens?

Il eſt vray, mon fils (repartit-il.) Les Sages n'ont garde de croire, que le Demon ait jamais eu la puiſſance de ſe faire adorer. Il eſt trop mal-heureux & trop foible, pour avoir jamais eu ce plaiſir & cette autorité. Mais il a pû perſuader ces hoſtes des Elemens, de ſe montrer aux hommes, & de ſe faire dreſſer des Temples; & par

la domination naturelle, que chacun d'eux a ſur l'Element qu'il habite; ils troubloient l'air & la mer, ébranloient la terre, & diſpenſoient les feux du Ciel à leur fantaiſie: de ſorte qu'ils n'avoient pas grand peine à eſtre pris pour des Divinitez, tandis que le ſouverain Eſtre negligea le ſalut des Nations. Mais le diable n'a pas receu de ſa malice tout l'avantage qu'il en eſperoit: car il eſt arrivé de-là que Pan, les Nymphes, & les autres

peuples

peuples elementaires, ayát trouvé moyen de changer ce commerce de culte en commerce d'amour ; (car il vous ſouvient bien que chez les Anciens, Pan étoit le Roy de ces Dieux qu'ils nommoient Dieux Incubes, & qui recherchoient fort les filles) pluſieurs des Payens ſont échappez au Demon, & ne brûleront pas dans les Enfers.

Je ne vous entens pas, Monſieur (repris-je.) Vous n'avez garde de m'entendre (continua-t-il en riant

& d'un ton moqueur) voicy qui vous passe, & qui passeroit aussi tous vos Docteurs, qui ne sçavent ce que c'est que belle Physique. Voicy le grand Mystere de toute cette partie de Philosophie qui regarde les Elemens: & ce qui seurement vous ostera (si vous avez un peu d'amour pour vous mesme) cette repugnance si peu Philosophique, que vous me témoignez tout aujourd'huy. Sçachez donc, mon fils, & n'allez pas divulguer ce

grand *Arcane à quelque indigne ignorant. Sçachez que comme les Sylphes acquierent une ame immortelle, par l'alliãce qu'ils contractent avec les hommes qui ſont predeſtinez: de meſme les hommes qui n'ont point de droit à la Gloire eternelle; ces infortunez à qui l'immortalité n'eſt qu'un avantage funeſte, pour leſquels le Meſſie n'a pas eſté envoyé.... Vous eſtes donc Janſeniſtes auſſi, Meſſieurs les Cabaliſtes? (interrompis-je)

* *Terme de l'Art, pour dire ſecret.*

Nous ne ſçavons ce que c'eſt, mon enfant (reprit-il bruſquement) & nous dédaignons de nous informer, en quoy conſiſtent les Sectes differentes, & les diverſes religions dont les ignorans s'infatuënt. Nous nous en tenons à l'ancienne religion de nos peres les Philoſophes, de laquelle il faudra bien que je vous inſtruiſe un jour. Mais pour reprendre noſtre propos: ces hómes de qui la triſte immortalité ne ſeroit qu'une eternelle infortune; ces

malheureux enfans, que le ſouverain Pere a negligez, ont encore la reſource ; qu'ils peuvẽt devenir mortels en s'alliant avec les peuples elementaires. De ſorte que vous voyez que les Sages ne riſquent rien pour l'eternité ; s'ils ſont predeſtinez, ils ont le plaiſir de mener au Ciel (en quittant la priſon de ce corps) la Sylphide ou la Nymphe qu'ils ont immortaliſée : & s'ils ne ſont pas predeſtinez, le commerce de la Sylphide rend

leur ame mortelle, & les délivre des horreurs de la seconde mort. Ainsi le demon se vit échapper tous les Payens qui s'allierent aux Nymphes. Ainsi les Sages, ou les amis des Sages à qui Dieu nous inspire de cómuniquer quelqu'un des quatre secrets elementaires (que je vous ay appris à peu prés) s'affranchissent du peril d'estre damnez.

Sans mentir, Monsieur (m'écriay-je) n'osant le remettre de mauvaise hu-

meur, & trouvant à propos de differer de luy dire à plein mes sentimens, jusqu'à ce qu'il m'eût découvert tous les secrets de sa Cabale, que je jugeay bien par cet échantillon devoir estre fort bizarres & recreatifs.) Sans mentir vous poussez bien avant la Sagesse: & vous avez eu raison de dire, que cecy passeroit tous nos Docteurs. Je croy mesme que cecy passeroit tous nos Magistrats: & que s'ils pouvoient découvrir, qui

ſont ceux qui échappent au Demon par ce moyen? comme l'ignorance eſt inique, ils prendroient les intereſts du Diable contre ces fugitifs, & leur feroient mauvais party.

Auſſi eſt-ce pour cela (reprit le Comte) que je vous ay recommandé, & que je vous recommande ſaintement le ſecret. Vos Juges ſont étranges ! ils condamnent une action tres-innocente comme un crime tres-noir. Quelle barbarie? d'avoir fait brû-
ler

ler ces deux Prestres, que le Prince de la Mirande dit avoir connus : qui avoient eu chacun sa Sylphide l'espace de quarãte ans ! Quelle inhumanité d'avoir fait mourir Jeanne Hervillier, qui avoit travaillé à immortaliser un Gnome durant trente & six ans ! Et quelle ignorance à Bodin de la traiter de Sorciere ; & de prendre sujet de son avanture, d'autoriser les chimeres populaires touchãt les pretendus Sorciers : par un livre aussi impertinent,

que celuy de ſa republique eſt raiſonnable.

Mais il eſt tard, & je ne prens pas garde que vous n'avez pas encore mangé. C'eſt donc pour vous que vous parlez, Monſieur (luy dis-je) car pour moy je vous écouteray juſqu'à demain ſans incommodité. Ah! pour moy (reprit-il en riant & marchant vers la porte) il paroiſt bien que vous ne ſçavez gueres ce que c'eſt que Philoſophie. Les Sages ne mangent que pour

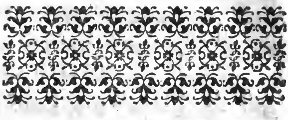
le plaisir, & jamais pour la necessité. J'avois une idée toute contraire de la Sagesse (repliquay-je) je croyois que le Sage ne deût manger que pour satisfaire à la necessité. Vous vous abusiez (dit le Comte) combien pensez vous que nos Sages peuvent durer sans manger? Que puis-je sçavoir (luy dis-je.) Moyse & Elie s'en passerent quarante jours, vos Sages sont sans doute quelques jours moins. Le bel effort que ce seroit (reprit-il.) Le plus

ſçavant homme qui fut jamais, le Divin, le preſque adorable Paracelſe aſſeure qu'il a veu beaucoup de Sages, avoir paſſé des vingt années ſans manger quoy que ce ſoit. Luy meſme avant qu'eſtre parvenu à la Monarchie de la Sageſſe, dont nous luy avons juſtement deferé le ſceptre; il voulut eſſayer de vivre pluſieurs années en ne prenant qu'vn demy ſcrupule de Quinte-eſſence ſolaire. Et ſi vous voulez avoir le plaiſir de faire vivre quel-

qu'un ſans manger; vous n'avez qu'à preparer la terre, comme j'ay dit qu'on peut la preparer pour la ſocieté des Gnomes. Cette terre appliquée ſur le nombril, & renouvellée quand elle eſt trop ſeche, fait qu'on ſe paſſe de manger & de boire ſans nulle peine: ainſi que le veridique Paracelſe dit en avoir fait l'épreuve durant ſix mois.

Mais l'uſage de la Medecine Catholique-Cabaliſtique nous affranchit bien mieux de toutes les neceſ-

ſitez importunes, à quoy la Nature aſſujetit les ignorans. Nous ne mangeons que quand il nous plaiſt ; & toute la ſuperfluité des viandes s'évanoüiſſant par tranſpiration inſenſible, nous n'avons jamais honte d'eſtre hommes. Il ſe teut alors, voyant que nous eſtions prés de nos gens. Nous allâmes au village prendre un leger repas, ſuivant la coûtume des Heros de Philoſophie.



TROISIEME ENTRETIEN SUR LES SCIENCES SECRETES.

APres avoir diſné, nous retournâmes au labyrinthe. J'étois réveur, & la pitié que j'avois de l'extravagance du Comte, de laquelle je

jugeois bien qu'il me seroit difficile de le guerir, m'empêchoit de me divertir de tout ce qu'il m'avoit dit, autant que j'aurois fait, si j'eusse esperé de le ramener au bon sens. Je cherchois dans l'Antiquité quelque chose à luy opposer, où il ne peût répondre; car de luy alleguer les sentimens de l'Eglise, il m'avoit declaré qu'il ne s'en tenoit qu'à l'ancienne religion de ses Peres les Philosophes; & de vouloir convaincre un Cabaliste par raison,

l'entrepriſe eſtoit de longue haleine: outre que je n'avois garde de diſputer contre un homme de qui je ne ſçavois pas encore tous les principes.

Il me vint dans l'eſprit, que ce qu'il m'avoit dit des faux Dieux, auſquels il avoit ſubſtitué les Sylphes, & les autres peuples elementaires, pouvoit être refuté par les Oracles des Payens, que l'Ecriture traite par tout de Diables, & non pas de Sylphes. Mais comme je ne ſçavois

pas si dans les principes de sa Cabale, le Comte n'attribuëroit pas les réponses des Oracles à quelque cause naturelle; je creus qu'il seroit à propos de luy faire expliquer à fonds ce qu'il en pensoit.

Il me donna lieu de le mettre en matiere, lors qu'avant que de s'engager dans le labyrinthe, il se tourna vers le jardin. Voila qui est assez beau (dit-il) & ces statuës font un assez bon effet. Le Cardinal (repartis-je) qui les fit

apporter icy, avoit une imagination peu digne de son grand genie. Il croioit que la plufpart de ces figures rendoient autrefois des Oracles : & il les avoit achetées fort cher, sur ce pied-là. C'est la maladie de bien de gens (reprit le Comte.) L'ignorance fait commettre tous les jours une maniere d'idolatrie tres-criminelle ; puis que l'on conserve avec tant de soin, & qu'on tient si precieux les idoles dont l'on croit que le Diable s'est

autrefois ſervi pour ſe faire adorer. O Dieu! ne ſçaura-t-on jamais dans le monde, que vous avez dés la naiſſance des ſiecles precipité vos ennemis ſous l'eſcabelle de vos pieds: & que vous tenez les Demons priſonniers ſous la terre, dans le tourbillon de tenebres. Cette curioſité ſi peu loüable: d'aſſembler ainſi ces pretendus organes des Demons, pourroit devenir innocente (mon fils) ſi l'on vouloit ſe laiſſer perſuader, qu'il n'a ja-

mais eſté permis aux Anges de tenebres, de parler dans les Oracles.

Je ne croy pas (interrompis-je) qu'il fût aiſé détablir cela parmy les Curieux ; mais il le feroit peut-eſtre parmi les eſprits forts. Car il n'y a pas longtemps qu'il a eſté decidé dans une Conferance faite exprés ſur cette matiere, par des Eſprits du premier Ordre ; que tous ces pretendus Oracles n'eſtoient qu'une ſupercherie de l'avarice des Preſtres Gentils,

ou qu'un artifice de la Politique des Souverains.

Etoient-ce (dit le Comte) les Mahometans envoyez en Ambaſſade vers voſtre Roy, qui tinrent cette Conferance, & qui deciderent ainſi cette Queſtion? Non, Monſieur, (répondis-je.) De quelle Religion ſont donc ces Meſſieurs-là (repliqua-t-il) puis qu'ils ne content pour rien l'Ecriture divine, qui fait mention en tant de lieux, de tant d'Oracles differens? & principale-

ment des Pythons, qui faisoient leur residence, & qui rendoient leurs réponses, dans les parties destinées à la multiplication de l'Image de Dieu? Je parlay (repliquay-je) de tous ces ventres discoureurs, & je fis remarquer à la Compagnie que le Roy Saül les avoit bannis de son Royaume, où il en trouva pourtant encore un la veille de sa mort, duquel la voix eut l'admirable puissance de ressuciter Samüel, à sa priere & à sa

ruïne. Mais ces sçavans hommes ne laisserent pas de decider, qu'il n'y eut jamais d'Oracles.

Si l'Ecriture ne les touchoit pas (dit le Comte) il falloit les convaincre par toute l'Antiquité; dans laquelle il étoit facile de leur en faire voir mille preuves merveilleuses. Tant de vierges enceintes de la destinée des mortels, lesquelles enfantoient les bonnes ou les mauvaises avantures de ceux qui les consultoient. Que n'alleguiez

guiez vous Chryſoſtome, Origene, & Oecumenius ? qui font mention de ces hommes divins, que les Grecs nommoient *Engaſtrimandres*, de qui le ventre prophetique articuloit des Oracles ſi fameux. Et ſi vos Meſſieurs n'aiment pas l'Ecriture & les Peres ! Il falloit mettre en avant ces Filles miraculeuſes, dont parle le Grec Pauſanias ; qui ſe changeoient en colombes, & ſous cette forme rendoient les Oracles celebres des *Colombes Do-*

donides. Ou bien vous pouviez dire à la gloire de vôtre Nation ; qu'il y eût jadis dans la Gaule des Filles illustres, qui se metamorphosoient en toutes figures, au gré de ceux qui les consultoient, & qui, outre les fameux Oracles qu'elles rendoient, avoient un empire admirable sur les flots, & une authorité salutaire sur les plus incurables maladies.

On eût traité toutes ces belles preuves d'apocriphes (luy dis-je.) Est-ce que

l'antiquité les rend suspectes?(reprit-il.) Vous n'aviez qu'à leur alleguer les Oracles, qui se rendent encore tous les jours. Et en quel endroit du mõde? (luy dis-je.) A Paris (repliqua-t-il.) A Paris! (m'écriay-je.) Oüy à Paris (continua-t-il.) Vous estes maistre en Israël, & vous ne sçavez pas cela. Ne consulte-t-on pas tous les jours les Oracles aquatiques dans des verres d'eau ou dans des bassins; & les Oracles aëriens dans des miroirs & sur la main

des vierges ? Ne recouvre-t-on pas ainsi des chapelets perdus & des montres dérobées ? N'apprend-on pas ainsi des nouvelles des païs lointains, & ne voit-on pas les absens ? Hé Monsieur ! que me contez-vous là ? (luy dis-je.) Je vous raconte (reprit-il) ce que je suis seur qui arrive tous les jours ; & dont il ne seroit pas difficile de trouver mille témoins oculaires. Je ne croy pas cela, Monsieur (repartis-je.) Les Magistrats feroient quelque exemple

d'une action si punissable, & on ne souffriroit pas que l'idolatrie.... Ah que vous estes prompt! (interrompit le Comte.) Il n'y a pas tant de mal que vous pensez en tout cela: & la Providence ne permettra pas, qu'on extirpe ce reste de Philosophie, qui s'est sauvé du naufrage lamentable, qu'a fait la verité. S'il reste encore quelque vestige parmy le peuple de la redoutable puissance des noms divins; seriez-vous d'avis qu'on

l'effaçât? & qu'on perdît le respect & la reconnoissance qu'on doit au grand nom AGLA, qui opere toutes ces merveilles, lors mesme qu'il est invoqué par les ignorans, & par les pecheurs: & qui feroit bien d'autres miracles dans une bouche Cabalistique. Si vous eussiez voulu convaincre vos Messieurs de la verité des Oracles; vous n'aviez qu'à exalter vostre imagination & vostre foy: & vous tournant vers l'Orient crier à haute voix

Ag.... Monſieur (interrompis-je) je n'avois garde de faire cet eſpece d'argument, à d'auſſi honneſtes gens que le ſont ceux avec qui j'eſtois; ils m'euſſent pris pour phanatique: car aſſurément ils n'ont point de foy en tout cela; & quand j'euſſe ſceu l'operation Cabaliſtique dont vous me parlez, elle n'eut pas reüſſi par ma bouche, j'y ay encore moins de foy qu'eux. Bien bien (dit le Comte) ſi vous n'en avez pas, nous vous en ferons

venir. Cependant si vous aviez crû que vos Messieurs n'eussent pas donné creance à ce qu'ils peuvent voir tous les jours à Paris : vous pouviez leur citer une histoire d'assez fraîche datte. L'Oracle que Celius Rhodiginus dit qu'il a veu luy-mesme, rendu sur la fin du siecle passé, par cet hôme extraordinaire, qui parloit & predisoit l'avenir par le mesme organe que l'Eurycles de Plutarque. Je n'eusse pas voulu (repondis-je) citer Rhodiginus ;

la citation euſt eſté pedan-teſque ; & puis on n'euſt pas manqué de me dire, que cet homme étoit ſans doute un demoniaque.

On euſt dit cela tres-monacalement (reprit-il.) Monſieur (interrompis je) malgré l'averſion Cabaliſtique que je voy que vous avez pour les Moines, je ne puis que je ne ſois pour eux en cette rencontre. Je croy qu'il n'y auroit pas tant de mal à nier tout à fait qu'il y ait jamais eu d'Oracles, que de dire que

ce n'estoit pas le Demon qui parloit en eux. Car enfin les Peres & les Theologiens.... Car enfin (interrompit-il) les Theologiens nedemeurent-ils pas d'accord que la sçavante Sambethé la plus ancienne des Sybiles étoit fille de Noé? Hé! qu'importe (repris-je.) Plutarque (repliqua-t-il) ne dit-il pas que la plus anciéne Sybile fut la premiere qui rendit des Oracles à Delphes? Cet esprit que Sambethé logeoit dans son sein n'étoit donc pas

un Diable, ny son Apollon un faux Dieu ; puis que l'idolatrie ne commença que long-temps aprés la division des langues : & il seroit peu vray-semblable d'attribuër au pere de mensonge les livres sacrez des Sybiles, & toutes les preuves de la veritable Religion que les Peres en ont tirées. Et puis, mon enfant (continua-t-il en riant) il ne vous appartient pas de rompre le mariage qu'un grand Cardinal a fait de David & de la Sybile, ny

d'accuſer ce ſçavant perſonnage d'avoir mis en paralelle un grand Prophete & une malheureuſe Energumene. Car, ou David fortifie le témoignage de la Sybile, ou la Sybile affoiblit l'authorité de David. Je vous prie, Monſieur (interrompis-je) reprenez voſtre ſerieux.

Je le veux bien (dit-il) à condition que vous ne m'accuſerez pas de l'eſtre trop. Le Demon à vôtre avis, eſt-il jamais diviſé de luy-même? & eſt-il quelque

fois contre ſes intereſts ? Pourquoy non ? (luy dis-je.) Pourquoy non ? (dit-il) Parce que celuy que Tertullien a ſi heureuſement & ſi magnifiquement apellé la Raiſon de Dieu, ne le trouve pas à propos. Satan n'eſt jamais diviſé de luy-meſme. Il s'enſuit donc, ou que le Demon n'a jamais parlé dans les Oracles, ou qu'il n'y a jamais parlé contre ſes intereſts. Il s'enſuit donc, que ſi les Oracles ont parlé contre les intereſts du Demon, ce n'étoit

pas le Demon qui parloit dans les Oracles. Mais Dieu n'a-t-il pas pû forcer le Demon (luy dis-je) de rendre témoignage à la verité & de parler contre luymesme? Mais (reprit-il) si Dieu ne l'y a pas forcé. Ah! en ce cas là (repliquay-je) vous aurez plus de raison que les Moines.

Voyons-le donc, poursuivit-il, & pour proceder invinciblement & de bonne-foy : je ne veux pas amener les témoignages des Oracles que les Peres

de l'Egliſe raportent; quoy que je ſois perſuadé de la veneration que vous avez pour ces grands hommes. Leur Religion & l'intereſt qu'ils avoient à l'affaire pourroit les avoir prevenus, & leur amour pour la verité pourroit auoir fait, que la voyant aſſez pauvre & aſſez nuë dans leur ſiecle, ils auroient emprunté pour la parer, quelque habit & quelque ornement du menſonge meſme : ils étoient hommes & ils peuvent par conſequent ſui-

vant la maxime du Poëte de la Sinagogue avoir esté témoins infideles.

Je vas donc prendre un homme qui ne peut estre suspect en cette cause ; Payen , & Payen d'autre espece que Lucrece ou Lucien ou les Epicuriens, un Payen infatué qu'il est des Dieux & des Demons sans nõbre, superstitieux outre mesure , grand Magicien, ou soy-disant tel , & par consequent grand Partisan des Diables, c'est Porphire. Voicy mot pour mot quelques Oracles qu'il raporte.

ORACLE.

Il y a au deſſus du feu celeſte une Flamme incorruptible, toûjours étincellante, ſource de la vie, fontaine de tous les eſtres, & principe de toutes choſes. Cette Flamme produit

tout, & rien ne perit que ce qu'elle consume. Elle se fait connoistre par elle-même; ce feu ne peut estre contenu en aucun lieu; il est sans corps & sans matiere, il environne les Cieux, & il sort de luy une petite étincelle qui

fait tout le feu du Soleil, de la Lune, & des Etoilles. Voila ce que je ſçay de Dieu : ne cherche pas à en ſçavoir davantage, car cela paſſe ta portée, quelque Sage que tu ſois. Au reſte, ſçache que l'homme in-

juſte & méchant ne peut ſe cacher devant Dieu. Ny adreſſe n'y excuſe ne peuvent rien deguiſer à ſes yeux perçans. Tout eſt plein de Dieu, Dieu eſt par tout.

Vous voyez bien (mon fils) que cet Oracle ne ſent pas trop ſon Demon. Du moins (répondis-je)

le Demon y ſort aſſez de ſon caractere : En voicy un autre (dit-il) qui preſche encore mieux.

ORACLE.

Il y a en Dieu une immenſe profondeur de flamme : le cœur ne doit pourtant pas craindre de toucher à ce feu adorable, ou d'en être

touché ; il ne ſera point cõſumé par ce feu ſi doux, dont la chaleur tranquille & paiſible, fait la liaiſon, l'harmonie, & la durée du mõde. Rien ne ſubſiſte que par ce feu, qui eſt Dieu même. Perſonne ne l'a engendré, il eſt

ſans mere, il ſçait tout, & on ne luy peut rien apprendre: il eſt inébranlable dans ſes deſſeins, & ſon Nom eſt ineffable. Voila ce que c'eſt que Dieu; car pour no⁹ qui sõmes ſes Meſſagers, NOUS NE SOMMES QU'UNE

PETITE PARTIE DE DIEU.

Hé bien! que dites vous de celuy-là. Je dirois de tous les deux (repliquay-je) que Dieu peut forcer le pere du mensonge à rendre témoignage à la Verité. En voicy un autre (reprit le Comte) qui va vous lever ce scrupule.

ORACLE.

Helas Trepieds! pleurez, & faites

l'oraison

l'Oraison funebre de vôtre Apollon ; IL EST MORTEL ; IL VA MOURIR ; IL S'ESTEINT ; parce que la lumiere de la flamme celeste le fait éteindre.

Vous voyez bien (mon enfant) que qui que ce puisse estre qui parle dans ces Oracles, & qui expli-

que si bien aux Payens l'Essence, l'Unité, l'Immẽsité, l'Eternité de Dieu. Il avouë qu'il est mortel & qu'il n'est qu'une étincelle de Dieu. Ce n'est donc pas le Demon qui parle puis qu'il est immortel, & que Dieu ne le forceroit pas à dire qu'il ne l'est point. Il est arresté que Sathan ne se divise point contre luy-mesme. Est-ce le moyen de se faire adorer que de dire qu'il n'y a qu'un Dieu. Il dit qu'il est mortel; depuis quand le

Diable est-il si humble que de s'oster mesme ses qualitez naturelles. Vous voyez donc, mon fils, que si le principe de celuy qui s'appelle par excellẽce le Dieu des Sciences, subsiste; ce ne peut estre le Demon qui a parlé dans les Oracles.

Mais si ce n'est pas le Demon (luy dis-je) ou mentant de gayeté de cœur, quand il se dit mortel; ou disant vray par force, quand il parle de Dieu; à quoy donc vostre Cabale attribuëra-t-elle tous les

Oracles, que vous soûtenez qui ont effectivement esté rendus? Sera-ce à l'exhalaison de la terre, comme Aristote, Ciceron, & Plutarque? Ah! non pas cela, mon enfant (dit le Comte) Graces à la sacrée Cabale, je n'ay pas l'imagination blessée jusqu'à ce point là. Comment! (repliquay-je) tenez-vous cette opinion là fort visionaire? Ses partisans sont pourtant gens de bon sens. Ils ne le sont pas, mon fils, en ce point icy (continua-

t-il) & il est impossible d'attribuer à cette exhalaison tout ce qui s'est passé dans les Oracles. Par exéple cét homme, chés Tacite, qui apparoissoit en songe aux Prestres d'un Temple d'Hercule en Armenie, & qui leur cómandoit de luy tenir prests des coureurs équipés pour la chasse. Jusques là, ce pourroit estre l'exhalaison : mais quand ces coureurs revenoient le soir tout outrez, & les carquois vuides de fleches; & que le lendemain on

trouvoit autant de bestes mortes dans la forest qu'on avoit mis de fleches dans les carquois ; vous voyez bien que ce ne pouvoit pas estre l'exhalaison qui faisoit cét effet. C'estoit encore moins le Diable ; car ce seroit avoir une notion peu raisõnable & peu Cabalistique du malheur de l'ẽnemy de Dieu, de croire qu'il luy fût permis de se divertir à courir la bische & le lievre.

A quoy donc la sacrée Cabale (luy dis - je) attribuë - t - elle tout cela ?

Attendez (répondit-il.) Avant que je vous découvre ce myſtere, il faut que je gueriſſe bien voſtre eſprit de la prevention où vous pourriez eſtre pour cette pretenduë exhalaiſon ; car il me ſemble que vous avez cité avec emphaſe Ariſtote, Plutarque, & Ciceron. Vous pouviez encore citer Jamblique, qui tout grand eſprit qu'il eſtoit, fut quelque temps dans cette erreur, qu'il quitta pourtant bien-toſt, quand il eut examiné la

chose de prés, dans le livre des mysteres.

Pierre d'Apone, Pomponace, Levinius, Sirenius, & Lucilio Vanino, sont ravis encore, d'avoir trouvé cette défaite dans quelques-uns des Anciens. Tous ces pretendus esprits forts, qui quand ils parlent des choses divines, disent plûtost ce qu'ils desirent, que ce qu'ils connoissent; ne veulent pas avoüer rien de sur-humain dans les Oracles, de peur de reconoître quelque chose au des-

sus

de l'homme. Ils ont peur qu'on leur faſſe une échelle pour monter juſqu'à Dieu, qu'ils craignent de connoiſtre par les degrez des creatures ſpirituelles; & ils aiment mieux s'en fabriquer une pour deſcendre dans le neant. Au lieu de s'élever vers le Ciel ils creuſent la terre; & au lieu de chercher dans des eſtres ſuperieurs à l'hõme, la cauſe de ces tranſports qui l'élevent au deſſus de luy-meſme & le rendent une maniere de di-

vinité ; ils attribuent foiblement à des exhalaisons impuissantes cette force de penetrer dans l'avenir, de découvrir les choses cachées, & de s'élever jusqu'aux plus hauts secrets de l'Essence divine.

Telle est la misere de l'homme, quand l'esprit de contradiction & l'humeur de penser autrement que les autres le possede ! bien loin de parvenir à ses fins, il s'enveloppe & s'entrave. Ces libertins ne veulent pas assujettir l'homme à

des substances moins materielles que luy, & ils l'assujetissent à une exhalaison: & sans considerer qu'il n'y a nul raport entre cette chimerique fumée & l'ame de l'homme, entre cette vapeur & les choses futures, entre cette cause frivole & ces effets miraculeux; il leur suffit d'être singuliers pour croire qu'ils sont raisonnables. C'est assez pour eux de nier les esprits & de faire les esprits forts.

La singularité vous dé-

plaist donc fort, Monsieur? (interrompis-je,) Ah! mon fils (me dit-il) c'est la peste du bon sens & la pierre d'achopement des plus grands esprits. Aristote tout grand Logicien qu'il est n'a sçeu éviter le piege ou la fantaisie de la singularité, meine ceux qu'elle travaille aussi violament que luy; il n'a sceu éviter (dis-je) de s'embarasser & de se couper. Il dit dans le Livre de la generation des Animaux & dans ses Morales, que l'esprit & l'en-

tendement de l'hôme luy vient de dehors, & qu'il ne peut nous venir de nôtre pere: & par la ſpiritualité des operations de nôtre ame il côclut qu'elle eſt d'une autre nature que ce côposé materiel qu'elle anime, & dont la groſſiereté ne fait qu'offuſquer les ſpeculations, bien loin de contribuer à leur production. Aveugle Ariſtote puis que ſelon vous nôtre composé materiel ne peut eſtre la ſource de nos penſées

ſpirituelles, comment entendez-vous qu'une foible exhalaiſon puiſſe eſtre la cauſe des penſées ſublimes, & de l'eſſor que prennent les Pythiens qui rendent les Oracles. Vous voyez bien (mon enfant) que cét eſprit fort ſe coupe, & que ſa ſingularité le fait égarer. Vous raiſónez fort juſte, Monſieur (luy dis-je ravy de voir en effet qu'il parloit de fort bon ſens, & eſperant que ſa folie ne ſeroit pas un mal incura-

ble) Dieu veüille que....

Plutarque si solide d'ailleurs (continua-t-il en m'interrompant) fait pitié dans son dialogue, pourquoy les Oracles ont cessé. Il se fait objecter des choses convaincantes qu'il ne resout point. Que ne répond-il donc à ce qu'on luy dit; que si c'est l'exhalaison qui fait ce transport, tous ceux qui aprochent du Trepied fatidique seroient saisis de l'entousiasme, & non pas

une seule fille encore faut-il qu'elle soit Vierge. Mais cōment cette vapeur peut-elle articuler des voix par le ventre. De plus cette exhalaison est une cause naturelle & necessaire qui doit faire son effet regulierement & toûjours ; pourquoy cette fille n'est-elle agitée que quand on la consulte ? Et ce qui presse le plus, pourquoy la terre a-t-elle cessé de pousser ainsi des vapeurs divines ? Est-elle moins terre qu'el-

le n'eſtoit ? reçoit-elle d'autres influances ? a-t-elle d'autres mers & d'autres fleuves ? Qui a donc ainſi bouché ſes pores ou changé ſa nature?

J'admire Pomponace, Lucile, & les autres libertins, d'avoir pris l'idée de Plutarque, & d'avoir abandonné la maniere dont il s'explique. Il avoit parlé plus judicieuſement que Ciceron & Ariſtote, comme il eſtoit homme de fort bon ſens ; & ne ſçachant que conclure de tous ces

Oracles, apres une ennuyeuse irresolution, il s'étoit fixé que cette exhalaison qu'il croyoit qui sortoit de la terre, étoit un esprit tres-divin : ainsi il attribuoit à la divinité ces mouvemens & ces lumieres extraordidinaires des Prestresses d'Apollon. *Cette vapeur divinatrice est* (dit-il) *une halaine & un esprit tres-divin & tres-Saint.* Pomponace, Lucile, & les Athées modernes, ne s'accommodent pas de ces façons de parler qui suppo-

ſent la divinité. Ces exhalaiſons (diſent-ils) étoient de la nature des vapeurs qui infeſtent les Atrabilaires, leſquels parlent des langues qu'ils n'entēdent pas. Mais Fernel refute aſſez bien ces impies en prouvant, que la bile, qui eſt une humeur peccante ne peut cauſer cette diverſité de langues, qui eſt un des plus merveilleux effets de la conſideration, & une expreſſion artificielle de nos penſées. Il a pourtant decidé la choſe imparfai-

ment, quand il a ſouſcrit à Pſellus, & à tous ceux qui n'ont pas penetré aſſez avant dans nôtre ſainte Philoſophie. Ne ſçachant où prendre les cauſes de ces effets ſi ſurprenans, il a fait comme les femmes & les Moines, & les a attribuez au Demon. A qui donc faudra-t-il les attribuer (luy dis-je?) Il y a longtemps que j'attens ce ſecret Cabaliſtique.

Plutarque même l'a tres-bien marqué (me dit-il) & il eut bien fait de s'en te-

nir là. Cette maniere irreguliere de s'expliquer par un organe indecent, n'étant pas assez grave & assez digne de la Majesté des Dieux (dit ce Payen) & ce que les Oracles disoient surpassant aussi les forces de l'ame de l'homme; ceux-là ont rendu un grand service à la Philosophie, qui ont estably des creatures mortelles entre les dieux & l'homme, ausquelles on peut rapporter tout ce qui surpasse la foiblesse humaine ; & qui n'aproche pas

de la grandeur divine.

Cette opinion eſt de toute l'ancienne Philoſophie. Les Platoniciens & les Pytagoriciens l'avoient priſe des Egyptiens, & ceux-cy de Joſeph le Sauveur, & des Hebreux qui habiterent en Egypte avant le paſſage de la mer rouge. LesHebreux apelloient ces ſubſtances qui ſont entre l'Ange & l'hôme, *Sadaim;* & les Grecs tranſpoſant les ſillabes & n'ajoûtant qu'une lettre, les ont appellez Daimonas. Ces Demons

ſont chez les anciens Phi-
loſophes une gent aërien-
ne, dominante ſur les ele-
mens, mortelle, engen-
drante, méconnuë dans ce
ſiecle par ceux qui recher-
chent peu la verité dans
ſon anciéne demeure, c'eſt
à dire dans la Cabale & dãs
la Theologie des Hebreux,
leſquels avoient pardevers
eux l'Art particulier d'en-
tretenir cette Nation aë-
rienne, & de converſer avec
tous ces habitans de l'air.

Vous voila je penſe en-
core revenu à vos Sylphes,

Monsieur (interrompis-je) oüy, mon fils (continua-t-il.) Le Theraphim des Juifs n'estoit que la ceremonie qu'il faloit observer pour ce commerce : & ce Juif Michas qui se plaint dans le Livre des Juges, qu'on luy a enlevé ses Dieux, ne pleure que la perte de la petite Statuë dans laquelle les Sylphes l'entretenoient. Les Dieux que Rachel déroba à son pere étoit encore un Theraphim. Michas ny Laban ne sont pas repris d'idolatrie,

&

& Jacob n'eut eu garde de vivre quatorze ans avec un Idolatre, ny d'en épouſer la fille : ce n'eſtoit qu'un commerce de Sylphes ; & nous ſçavons par tradition, que la Synagogue tenoit ce commerce permis, & que l'Idole de la femme de David n'eſtoit que le Theraphim à la faveur duquel elle entretenoit les peuples elementaires : car vous jugez bien que le Prophete du cœur de Dieu n'eût pas ſouffert l'idolatrie dans ſa maiſon.

Ces Nations elementaires tant que Dieu negligea le ſalut du monde en punition du premier peché, prenoient plaiſir à expliquer aux hommes dans les Oracles ce qu'elles ſçavoient de Dieu ; à leur montrer à vivre moralement ; à leur donner des conſeils tres-ſages & tres-utiles, tels qu'on en voit grand nombre chez Plutarque & dans tous les Hiſtoriens. Dés que Dieu prit pitié du monde & voulut devenir luy-meſme ſon Docteur,

ces petits maistres se retirent. De là vint le silence des Oracles.

Il resulte donc de tout vostre discours, Monsieur (repartis-je) qu'il y a eu asseurément des Oracles, & que c'estoit les Sylphes qui les rendoient & qui les rendent mesme tous les jours dans des verres ou dans des miroirs. Les Sylphes ou les Salamandres, les Gnomes ou les Ondins (reprit le Comte.) Si cela est, Monsieur (repliquay-je) tous vos peuples ele-

mentaires sont bien mal-honnestes gens. Pourquoy donc (dit-il.) Hé peut-on rien voir de plus fripon (poursuivis-je) que toutes ces réponces à double sens qu'ils donnoient toûjours. Toûjours (reprit-il.) Ha! non pas toûjours. Cette Sylphide qui apparut à ce Romain en Asie & qui luy predit qu'il y reviendroit un jour avec la dignité de Proconsul, parloit-elle bien obscuremẽt? Et Tacite ne dit-il pas que la chose arriva comme elle

avoit eſté predite? Cette inſcription & ces Statuës fameuſes dans l'Hiſtoire d'Eſpagne, qui aprirent au malheureux Roy Rodrigues, que ſa curioſité & ſon incontinence ſeroient punies par des hõmes habillés & armés de même qu'elles l'eſtoient, & que ces hõmes noirs s'empareroiẽt de l'Eſpagne & y regneroient long-temps. Tout cela pouvoit-il eſtre plus clair, & l'évenement ne le juſtifia-t-il pas l'année meſme? les Mores ne vinrent-ils

pas détronner ce Roy efféminé ? vous en ſçavez l'hiſtoire : & vous voyez bien que le Diable qui depuis le regne du Meſſie ne diſpoſe pas des empires, n'a pas pû eſtre autheur de cét Oracle ; & que ç'a eſté aſſeurément quelque grand Cabaliſte, qui l'avoit apris de quelque Salamandre des plus ſçavans. Car comme les Salamandres aiment fort la chaſteté, ils nous aprennent volontiers les malheurs qui doivent arriver au monde par le de-

faut de cette vertu.

Mais, Monſieur (luy dis-je) trouvez-vous bien chaſte & bien digne de la pudeur Cabaliſtique, cét Organe heteroclit dont ils ſe ſervoient pour preſcher leur Morale. Ah! pour cette fois (dit le Comte en riant) vous avez l'imagination bleſſée, & vous ne voyez pas la raiſon Phiſique qui fait, que le Salamandre enflammé ſe plaiſt naturellement dans les lieux les plus ignées, & eſt attiré par.... j'entens, j'en-

tens (interrompis-je) ce n'est pas la peine de vous expliquer plus au long.

Quand à l'obscurité de quelques Oracles (poursuivit-il serieusement) que vous appellés friponnerie, les tenebres ne sont-elles pas l'habit ordinaire de la verité. Dieu ne se plaist-il pas à se cacher de leur voile sombre, & l'Oracle continuel qu'il a laissé à ses enfans, la divine Escriture n'est-elle pas envelopée d'une adorable obscurité, qui confond & fait égarer

les

les superbes autant que sa lumiere guide les humbles.

Si vous n'avez que cette difficulté, mon fils, je ne vous conseille pas de differer d'entrer en commerce avec les peuples elementaires. Vous les trouverez tres-honestes gens, sçavans, bienfaisans, craignans Dieu. Je suis d'avis que vous commenciez par les Salamandres : car vous avez un Mars au haut du Ciel dans vostre figure ; ce qui veut dire qu'il y

a bien du feu dans toutes vos actions. Et pour le Mariage je ſuis d'avis que vous preniez une Sylphide; vous ſerez plus heureux avec elle qu'avec les autres : car vous avez Jupiter à la pointe de voſtre aſcendant que Venus regarde d'un ſextil. Or Jupiter preſide à l'air & aux peuples de l'air. Toutesfois il faut conſulter voſtre cœur là deſſus ; car comme vous verrez un jour, c'eſt par les aſtres interieurs que le Sage ſe gou-

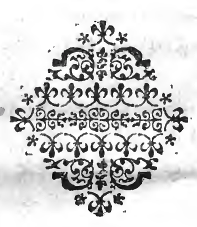
verne, & les astres du Ciel exterieur ne servent qu'à luy faire connoistre plus seurement les aspects des astres du Ciel interieur qui est en chaque creature. Ainsi, c'est à vous à me dire maintenant quelle est vôtre inclination, afin que nous procedions à vostre alliance avec les peuples elementaires qui vous plairont le mieux. Monsieur, (répondis-je) cette, affaire demande à mon avis un peu de consultation. Je

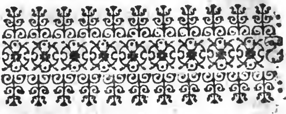
vous eſtime de cette ré-
ponſe (me dit-il) mettant
la main ſur mon épaule.
Conſultez meurement cet-
te affaire, ſur tout avec ce-
luy qui ſe nomme par ex-
cellence l'Ange du grand
Conſeil: allez vous mettre
en priere, & j'iray demain
chez vous à deux heures
apres midy.

Nous revinſmes à Paris,
je le remis durant le che-
min ſur le diſcours contre
les Athées & les Liber-
tins: je n'ay jamais oüy

si bien raisonner ny dire des choses si hautes & si solides pour l'existence de Dieu, & contre l'aveuglement de ceux qui passent leur vie sans se donner tout entiers à un culte serieux & continuel de celuy, de qui nous tenons & qui nous conserve nostre estre. J'étois surpris du caractere de cét homme, & je ne pouvois comprendre comme il pouvoit estre tout à la fois, si fort

& si foible : si admirable & si ridicule.





QUATRIEME ENTRETIEN SUR LES SCIENCES SECRETES.

J'ATTENDIS chez moy Monſieur le Comte de Gabalis, comme nous l'avions arreſté en nous quittant. Il vint à l'heure marquée, & m'a-

bordant d'un air riant ; Hé bien ! mon fils (me dit-il) pour quelle eſpece de peuples inviſibles Dieu vous donne-t-il plus de penchant, & quelle alliance aimerez vous mieux, celle des Salamandres ou des Gnomes, des Nymphes ou des Sylphides ? Je n'ay pas encore tout-à-fait reſolu ce mariage, Monſieur (repartis-je) A quoy tient-il donc ? (reprit-il) Franchement, Monſieur (luy dis-je) je ne puis guerir mon imagination ; elle

me reprefente toûjours ces pretendus hoftes des elemens comme des Tiercelets de Diables. O ! Seigneur (s'écria-t-il) diffipez ô Dieu de lumiere, les tenebres que l'ignorance & la perverfe éducation ont répandu dans l'efprit de cét Eleu, que vous m'avez fait connoiftre que vous deftinez à de fi grandes chofes. Et vous, mon fils, ne fermez pas le paffage à la verité qui veut entrer chez vous; foyez docile. Mais non, je vous dif-

pense de l'estre : car aussi bien est-il injurieux à la verité de luy preparer les voyes. Elle sçait forcer les portes de fer, & entrer où elle veut, malgré toute la resistance du mensonge. Que pouvez-vous avoir à luy opposer ? Est-ce que Dieu n'a pû créer ces substãces dans les elemens telles que je les ay dépeintes?

Je n'ay pas examiné (luy dis-je) s'il y a de l'impossibilité dãs la chose même; si un seul element peut fournir du sang, de la chair, & des

os : s'il y peut avoir un temperament sans mélange, & des actions sans contrarieté : mais supposé que Dieu ait pû le faire, quelle preuve solide y a-t-il qu'il l'a fait?

Voulez vous en estre convaincu tout à l'heure (reprit-il) sans tant de façons. Je m'en vas faire venir les Sylphes de Cardan ; vous entendrez de leur propre bouche ce qu'ils sont, & ce que je vous en ay appris. Non pas cela, Monsieur, s'il vous plaist (m'écriay-je brusquement) differez

je vous en conjure, cette eſpece de preuve, juſqu'à ce que je ſois perſuadé que ces gens-là ne ſont pas ennemis de Dieu : car juſques là j'aimerois mieux mourir que de faire ce tort à ma conſcience de ....

Voilà, voilà l'ignorante & la fauſſe pieté de ces temps malheureux (interrompit le Comte d'un ton colere.) Que n'efface-t-on donc du Calandrier des Saints le plus grand des Anachoretes ? Et que ne brûle-t-on

ses statuës ? C'est grand dommage qu'on n'insulte à ses cendres venerables ; & qu'on ne les jette au vent, comme on feroit celles des malheureux qui sont accusez d'avoir eu commerce avec les Demons. S'est-il avisé d'exorciser les Sylphes ? & ne les a-t-il pas traitez en hommes ? Qu'avez-vous à dire à cela, Monsieur le scrupuleux, vous, & tous vos Docteurs miserables ? Le Sylphe qui discourut de sa nature à ce Patriarche, à

voſtre avis, eſtoit-ce un Tiercelet de Demon? Eſt-ce avec un Lutin que cét hóme incomparable confera de l'Evangile? Et l'accuſerez-vous d'avoir profané les Myſteres adorables en s'en entretenant avec un Phantôme ennemy de Dieu? Athanaſe & Jerôme ſont donc bien indignes du grand nom qu'ils ont parmy vos Sçavans, d'avoir écrit avec tant d'éloquence l'eloge d'un homme qui traitoit les Diables ſi humaine-

ment. S'ils prenoient ce Sylphe pour un Diable, il falloit ou cacher l'avanture, ou retrancher la predicatiõ en eſprit, ou cette apoſtrophe ſi pathetique que l'Anachorete plus zelé & plus credule que vous, fait à la ville d'Alexandrie : & s'ils l'ont pris pour une creature ayant part, cõme il l'aſſuroit, à la redemption auſſi bien que nous ; & ſi cette apparition eſt à leur avis une grace extraordinaire que Dieu faiſoit au Saint dont ils écrivent la vie ;

Eſtes-vous raiſonnable, de vouloir eſtre plus ſçavant qu'Athanaſe & Jerôme, & plus ſaint que le divin Antoine ? Qu'euſſiez-vous dit à cét homme admirable ſi vous aviez eſté du nombre des dix mille Solitaires à qui il raconta la converſation qu'il venoit d'avoir avec le Sylphe ? Plus ſage & plus éclairé que tous ces Anges tereſtres, vous euſſiez ſans doute remontré au ſaint Abbé, que toute ſon avanture n'étoit qu'une pure illuſion, &

& vous eussiez dissuadé son Disciple Athanase, de faire sçavoir à toute la terre une histoire si peu conforme à la Religion, à la Philosophie, & au sens commun. N'est-il pas vray?

Il est vray (luy dis-je) que j'eusse esté d'avis, ou de n'en rien dire du tout, ou d'en dire davantage. Athanase & Jerôme n'avoient garde (reprit-il) d'en dire davantage; car ils n'en sçavoient que cela, & quand ils auroient

tout ſceu, ce qui ne peut eſtre ſi on n'eſt des nôtres, ils n'euſſent pas divulgué temerairement les ſecrets de la Sageſſe.

Mais pourquoy ? (repartis-je) ce Sylphe ne propoſa-t-il pas à ſaint Antoine ce que vous me propoſez aujourd'huy ? Quoy (dit le Comte en riant) le mariage ? Ha ! c'euſt eſté bien à propos ? Il eſt vray (repris-je) qu'apparamment le bon homme n'eût pas accepté le party. Non ſeurement (dit le Comte)

car c'eût eſté tenter Dieu de ſe marier à cét âge-là ; & de luy demander des enfans. Comment (repris-je) eſt-ce qu'on ſe marie à ces Sylphes pour en avoir des enfans ? Pourquoy donc, (dit-il) eſt-ce qu'il eſt jamais permis de ſe marier pour une autre fin ? Je ne penſois pas (répondis-je) qu'on en pretendît lignée, & je croyois ſeulement que tout cela n'aboutiſſoit qu'à immortaliſer les Sylphides.

Ha ! vous aviez tort

(pourſuivit-il) la charité des Philoſophes fait qu'ils ſe propoſent pour fin l'immortalité des Sylphides : mais la nature fait qu'ils deſirent de les voir fecondes. Vous verrez quand vous voudrez dans les airs ces familles Philoſophiques. Heureux le monde, s'il n'avoit que de ces familles, & s'il n'y avoit pas des enfans de peché. Qu'appellez-vous enfans de peché, Monſieur (interrompis-je.)

Ce ſont, mon fils (con-

tinua-t-il) ce ſont tous les enfans qui naiſſent par la voye ordinaire ; enfans conceus par la volonté de la chair, non pas par la volonté de Dieu ; enfans de colere & de malediction, en un mot, enfans de l'homme & de la femme. Vous avez envie de m'interrompre ; je voy bien ce que vous voudriez me dire. Oüy, mon enfant, ſçachez que ce ne fut jamais la volonté du Seigneur que l'homme & la femme euſſent des enfans comme ils

en ont. Le deſſein du tres-ſage Ouvrier eſtoit bien plus noble ; il vouloit bien autrement peupler le monde qu'il ne l'eſt. Si le miſerable Adam n'euſt pas deſobey groſſierement à l'ordre qu'il avoit de Dieu de ne toucher point à Eve ; & & qu'il ſe fuſt contenté de tout le reſte des fruits du Jardin de volupté, de toutes les beautez des Nymphes & des Sylphides ; le monde n'eût pas eu la honte de ſe voir remply d'hommes ſi imparfaits, qu'ils

peuvent paſſer pour des monſtres auprés des enfans des Philoſphes.

Quoy, Monſieur (luy disje) vous croyez, à ce que je voy, que le crime d'Adam eſt autre choſe qu'avoir mangé la pomme ? Quoy, mon fils (reprit le Comte) eſtes-vous du nombre de ceux qui ont la ſimplicité de prendre l'hiſtoire de la pomme à la lettre ? Ha ! ſçachez que la langue ſainte uſe de ces innocentes metaphores pour éloigner de nous les idées

peu honeftes d'une action qui a caufé tous les malheurs du genre humain. Ainfi quand Salomon difoit, je veux monter fur la palme, & j'en veux cüeillir les fruits; il avoit un autre appetit que de manger des dattes. Cette langue que les Anges confacrent, & dont ils fe fervent pour chanter des Hymnes au Dieu vivant, n'a point de terme qui exprime ce qu'elle nomme figurément, l'appellant pomme ou datte. Mais le Sage démefle aisément

aisément ces chaſtes figures. Quand il voit que le gouſt & la bouche d'Eve ne ſont point punis, & qu'elle accouche avec douleur ; il connoiſt que ce n'eſt pas le gouſt qui eſt criminel: & découvrant quel fut le premier peché par le ſoin que prirent les premiers pecheurs de cacher avec des feüilles certains endroits de leur corps, il conclût que Dieu ne vouloit pas que les hommes fuſſent multipliés par cette lâche voye. O

Adam ! tu ne devois engendrer que des hommes semblables à toy, ou n'engendrer que des Heros ou des Geans.

Hé ! quel expedient avoit-il (interrompis-je) pour l'une ou pour l'autre de ces generations merveilleuses. Obeïr à Dieu (repliqua-t-il) ne toucher qu'aux Nymphes, aux Gnomes, aux Sylphides, ou aux Salamandres. Ainsi il n'eût veu naistre que des Heros, & l'Univers eût esté peuplé de gens tous

merveilleux, & remplis de force & de sagesse. Dieu a voulu faire conjecturer la difference qu'il y eût eu entre ce monde innocent & le monde coupable que nous voyons, en permettant de temps en temps qu'on vît des enfans nez de la sorte qu'il l'avoit projetté? On a donc veu quelquefois, Monsieur (luy dis-je) de ces enfans des elemens? Et un Licencié de Sorbonne qui me citoit l'autre jour S. Augustin, S. Jerôme, & Gregoire de

Nazianze, s'eſt donc mépris, en croyant qu'il ne peut naiſtre aucun fruit de ces amours des eſprits pour nos femmes, ou du commerce que peuvent avoir les hommes avec certains Demons qu'il nommoit Hyphialtes.

Lactance a mieux raiſonné (reprit le Comte) & le ſolide Thomas d'Aquin a ſçavamment reſolu, que non ſeulement ces commerces peuvent eſtre feconds : mais que les enfans qui en

naiſſent ſont d'une nature bien plus genereuſe & plus heroïque. Vous lirez en effet quand il vous plaira les hauts faits de ces hommes puiſſans & fameux, que Moyſe dit qui ſont nez de la ſorte ; nous en avons les Hiſtoires par devers nous dans le Livre des guerres du Seigneur, cité au vingt-troiſiéme chapitre des Nombres. Cependant jugez de ce que le monde ſeroit, ſi tous ces habitans reſſembloient par exemple à Zoroaſtre.

Zoroaſtre (luy dis-je) qu'on dit qui eſt Auteur de la Necromance ? C'eſt luy-meſme (dit le Comte) de qui les ignorans ont écrit cette calomnie. Il avoit l'honneur d'eſtre fils du Salamandre Oromaſis, & de Veſta femme de Noé. Il vécut douze cens ans le plus ſage Monarque du monde, & puis fut enlevé par ſon pere Oromaſis dans la region des Salamandres. Je ne doute pas (luy dis-je) que Zoroaſtre ne ſoit avec

le Salamandre Oromasis dans la region du feu : mais je ne voudrois pas faire à Noé l'outrage que vous luy faites.

L'outrage n'est pas si grand que vous pourriez croire ; (reprit le Comte) tous ces Patriarches-là tenoient à grand honneur d'estre les peres putatifs des enfans, que les enfans de Dieu vouloient avoir de leurs femmes : mais cecy est encore trop fort pour vous. Revenons à Oromasis ; il fut aimé de Vesta

femme de Noé. Cette Vesta estant morte fut le genie tutelaire de Rome, & le feu sacré qu'elle vouloit que des Vierges conservassent avec tant de soin, étoit en l'honneur du Salamandre son Amant. Outre Zoroastre il nâquit de leur amour une fille d'une beauté rare, & d'une sagesse extréme; c'étoit la divine Egerie, de qui Numa Pompilius receut toutes ses Loix. Elle obligea Numa, qu'elle aimoit, de faire bastir un Temple

à Veſta ſa mere, où on entretiendroit le feu ſacré en l'honneur de ſon pere Oromaſis. Voilà la verité de la Fable, que les Poëtes & les Hiſtoriens Romains ont contée de cette Nymphe Egerie. Guillaume Poſtel le moins ignorant de tous ceux qui ont étudié la Cabale dans les Livres ordinaires, a ſceu que Veſta eſtoit femme de Noé: mais il a ignoré qu'Egerie fut fille de cette Veſta; & n'ayant pas leû les Livres ſecrets de l'ancienne Ca-

bale, dont le Prince de la Mirande acheta si cherement un exemplaire ; il a confondu les choses, & a creu seulement qu'Egerie estoit le bon Genie de la femme de Noé. Nous aprenons dans ces Livres, qu'Egerie fut conceuë sur l'eauë lors que Noé erroit sur les flots vangeurs qui inondoient l'Univers : les femmes estoient alors reduites à ce petit nombre, qui se sauverent dans l'Arche Cabalistique, que ce second pere du monde a-

voit bastie ; ce grand homme gemissant de voir le chastiment épouventable dont le Seigneur punissoit les crimes causez par l'amour qu'Adam avoit eu pour son Eve ; voyant qu'Adam avoit perdu sa posterité en preferant Eve aux filles des elemens, & en l'ostant à celuy des Salamandres ou des Sylphes qui eût sceu se faire aimer à elle. Noé (dis-je) devenu sage par l'exemple funeste d'Adam, consentit que Vesta sa femme se

donnât au Salamandre Oromasis, Prince des substances ignées ; & persuada ses trois enfans de ceder aussi leurs trois femmes aux Princes des trois autres elemens. L'Uniuers fut en peu de temps repeuplé d'hommes heroïques, si sçavans, si beaux, si admirables, que leur posterité ébloüie de leurs vertus les a pris pour des Diuinitez. Un des enfans de Noé rebelle au conseil de son pere, ne put resister aux attraits de sa femme,

non plus qu'Adam aux charmes de son Eve : mais comme le peché d'Adam avoit noircy toutes les ames de ses descendans ; le peu de complaisance que Cham eut pour les Sylphes, marqua toute sa noire posterité. De là vient (disent nos Cabalistes) le tein horrible des Ethiopiens, & de tous ces peuples hideux, à qui il est commandé d'habiter sous la Zone Torride, en punition de l'ardeur profane de leur pere.

Voilà des traits bien particuliers, Monſieur (dis-je admirant l'égarement de cét homme) & voſtre Cabale eſt d'un merveilleux uſage pour éclaircir l'antiquité. Merveilleux (reprit-il gravement) & ſans elle écriture, hiſtoire, fable & nature ſont obſcurs, & inintelligibles. Vous croyez, par exemple, que l'injure que Cham fit à ſon pere ſoit telle qu'il ſemble à la lettre; vrayement c'eſt bien autre choſe. Noé ſorti de l'Arche, & voyant que

Vesta sa femme ne faisoit qu'embellir par le commerce qu'elle avoit avec son Amant Oromasis, redevint passionné pour elle. Cham craignant que son pere n'allast encore peupler la terre d'enfans aussi noirs que ses Ethiopiens, prit son temps un jour que le bon Vieillard estoit plein de vin, & le chastra sans misericorde. Vous riez?

Je ris du zele indiscret de Cham, (luy dis-je) Il faut plûtost admirer (re-

prit le Comte) l'honnesteté du Salamandre Oromasis, que la jalousie n'empécha pas d'avoir pitié de la disgrace de son rival. Il apprit à son fils Zoroastre, autrement nommé Japhet, le nom du Dieu tout puissant qui exprime son eternelle fecondité: Japhet prononça six fois, alternativement avec son frere Sem, marchant à reculons vers le Patriarche, le nom redoutable JABAMIAH; & ils restituerent le Vieillard en son entier. Cette Histoire

toire mal entenduë a fait dire aux Grecs, que le plus vieux des Dieux avoit esté châtré par un de ses enfans : mais voila la verité de la chose. D'où vous pouvez voir combien la morale des peuples du feu est plus humaine que la nostre, & mesme plus que celle des peuples de l'air ou de l'eau ; car la jalousie de ceux-cy est cruelle, comme le divin Paracelse nous l'a fait voir dans une avanture qu'il raconte, & qui a esté veuë de toute la

ville de Stauffemberg. Un Philoſophe avec qui une Nymphe eſtoit entrée en commerce d'immortalité, fut aſſez mal honneſte homme pour aimer une femme ; comme il dînoit avec ſa nouvelle Maîtreſſe & quelques-uns de ſes amis, on vit en l'air la plus belle cuiſſe du monde ; l'amante inviſible voulut bien la faire voir aux amis de ſon infidelle, afin qu'ils jugeaſſent du tort qu'il avoit de luy preferer une femme. Apres quoy la

Nymphe indignée le fit mourir ſur l'heure.

Ha ! Monſieur (m'écriay-je) cela pourroit bien me dégoûter de ces amantes ſi delicates. Je confeſſe (reprit-il) que leur delicateſſe eſt un peu violente. Mais ſi on a veu parmy nos femmes des amantes irritées faire mourir leurs amans parjures, il ne faut pas s'étonner que ces Amantes ſi belles & ſi fidelles s'emportent quand on les trahit ; dautant plus qu'elles n'exigent des hommes que

de s'abſtenir des femmes, dont elles ne peuvent ſouffrir les défauts, & qu'elles nous permettent d'en aimer parmy elles autant qu'il nous plaiſt. Elles preferent l'intereſt & l'immortalité de leurs compagnes à leur ſatisfaction particuliere ; & elles ſont bien aiſe que les Sages donnent à leur republique autant d'enfans immortels qu'ils en peuvent donner.

Mais enfin, Monſieur (repris-je) d'où vient qu'il

y a si peu d'exemples de tout ce que vous me dites. Il y en a grand nombre, mon enfant (poursuivit-il) mais on n'y fait pas reflexion, ou on n'y ajoûte point de foy, ou enfin on les explique mal, faute de connoistre nos principes. On attribuë aux Demons tout ce qu'on devroit attribuer aux peuples des elemens. Un petit Gnome se fait aimer à la celebre Magdelaine de la Croix, Abbesse d'un Monastere à Cordouë en Espagne; elle

le rend heureux dés l'âge de douze ans, & ils continuent leur commerce l'espace de trente. Un Directeur ignorãt persuade Magdelaine que son Amant est un Lutin, & l'oblige de demander l'absolution au Pape Paul III. Cependant il est impossible que ce fût un Demon; car toute l'Europe a sceu, & Cassiodorus Renius a voulu aprendre à la posterité le miracle qui se faisoit tous les jours en faveur de la sainte Fille, ce qui appara-

ment ne fût pas arrivé, si son commerce avec le Gnome eût esté si diabolique que le venerable Directeur l'imaginoit. Ce Docteur-là eût dit hardiment, si je ne me trompe, que le Sylphe qui s'immortalisoit avec la jeune Gertrude Religieuse du Monastere de Nazareth au Diocese de Cologne, étoit quelque Diable. Asseurément (luy dis-je) & je le crois aussi. Ha! mon fils (poursuivit le Comte en riant.) Si cela est, le Dia-

ble n'eſt guerre malheureux de pouvoir entretenir commerce de galanterie avec une fille de treize ans, & luy écrire les billets doux, qui furent trouvez dans ſa caſſette.

Croyez, mon enfant, croyez que le Demon a dans la region de la mort, des occupations plus triſtes & plus conformes à la haine qu'a pour luy le Dieu de pureté: mais c'eſt ainſi qu'on ſe ferme volontairement les yeux. On trouve, par exemple, dans Tite Live,

Live, que Romulus étoit fils de Mars ; les esprits forts disent ; c'est une fable : les Theologiens ; il estoit fils d'un Diable incube : les plaisans ; Mademoiselle Sylvia avoit perdu ses gans, & elle en voulut couvrir la honte, en disant qu'un Dieu les luy avoit volez. Nous qui connoissons la Nature, & que Dieu a appellez de ces tenebres à son admirable lumiere ; nous sçavons que ce Mars pretendu estoit un Salamandre, qui épris de

la jeune Sylvie, la fit mere du grand Romulus, ce Heros, qui apres avoir fondé sa superbe Ville, fut enlevé par son pere dans un char enflammé, comme Zoroastre le fut par Oromasis.

Un autre Salamandre fut pere de Servius Tullius; Tite Live dit que ce fut le Dieu du feu, trompé par la ressemblance, & les ignorans en ont fait le mesme jugement que du pere de Romulus. Le fameux Hercule, & l'invincible Ale-

xandre, eſtoient fils du plus grand des Sylphes. Les Hiſtoriens ne connoiſſans pas cela, ont dit que Jupiter en eſtoit le pere : ils diſoient vray ; car comme vous avez apris, ces Sylphes, Nymphes, & Salamandres, s'eſtant erigez en Divinitez, les Hiſtoriens qui les croyoient tels appelloient enfans des Dieux tous ceux qui en naiſſoient.

Tel fut le divin Platon, le plus divin Apollonius Thianeus, Hercule, Achil-

le, Sarpedon, le pieux Ænée, & le fameux Melchiſedech; car ſçavez vous qui fut le pere de Melchiſedech? Non vrayement (luy dis-je) car S. Paul ne le ſçavoit pas. Dites donc qu'il ne le diſoit pas (reprit le Comte) & qu'il ne luy eſtoit pas permis de reveler les Myſteres Cabaliſtiques; Il ſçavoit bien que le pere de Melchiſedech étoit Sylphe, & que ce Roy de Salem fut conceu dans l'Arche par la femme de Sem. La maniere de ſacri-

fier de ce Pontife eſtoit la même que ſa couſine Egerie apprit au Roy Numa, auſſi bien que l'adoration d'une ſouveraine Divinité ſans image & ſans ſtatuë: à cauſe de quoy les Romains devenus Idolatres quelques temps apres brûlerent les ſaints Livres de Numa, qu'Egerie avoit dictez. Le premier Dieu des Romains eſtoit le vray Dieu, leur Sacrifice eſtoit le veritable, ils offroient du pain & du vin au ſouverain Maiſtre du monde:

mais tout cela se pervertit ensuite. Dieu ne laissa pas pourtant, en reconnoissance de ce premier culte, de donner à cette Ville qui avoit reconnu sa souveraineté, l'Empire de l'Univers. Le mesme Sacrifice que Melchisedech ....

Monsieur (interrompis-je) je vous prie, laissons-là Melchisedech, le Sylphe qui l'engendra, sa cousine Egerie, & le Sacrifice du pain & du vin. Ces preuves me paroissent un peu éloignées ; & vous m'obli-

geriez bien de me conter des nouvelles plus fraiches ; car j'ay oüy dire à un Docteur, à qui on demandoit ce qu'eſtoient devenus les compagnons de cette eſpece de Satyre qui apparut à ſaint Antoine, & que vous avez nommé Sylphe ; que tous ces gens-là ſont morts preſentement. Ainſi les peuples elementaires pourroient bien eſtre peris ; puiſque vous les avoüez mortels & que nous n'en avons nulles nouvelles.

Je prie Dieu (repartit le Comte avec émotion) je prie Dieu qui n'ignore rien, de vouloir ignorer cet ignorant, qui decide si sottement ce qu'il ignore. Dieu le confonde & tous ses semblables. D'où a-t-il apris que les elemens sont deserts, & que tous ces peuples merveilleux sont anneantis. S'il vouloit se donner la peine de lire un peu les Histoires, & n'attribuer pas au Diable, comme font les bonnes femmes, tout ce qui passe la

chimerique theorie qu'il s'est fait de la Nature ; il trouveroit en tout temps & en tous lieux des preuves de ce que je vous ay dit.

Que diroit vostre Docteur à cette histoire authentique arrivée depuis peu en Espagne ? Une belle Sylphide se fit aimer à un Espagnol, vécut trois ans avec luy, en eut trois beaux enfans, & puis mourut. Dira-t-on que c'étoit un Diable ? La sçavante réponse ! Selon quelle Phy-

ſique le Diable peut-il s'organiſer un corps de femme, concevoir, enfanter, allaitter? Quelle preuve y a-t-il dans l'Ecriture de cet extravagant pouvoir que vos Theologiens ſont obligez en cette rencontre de donner au Demon? Et quelle raiſon vray-ſemblable leur peut fournir leur foible Phyſique. Le Jeſuite Delrio, comme il eſt de bonne foy, raconte naïvement pluſieurs de ces avantures, & ſans s'embaraſſer de raiſons Phyſi-

ques ſe tire d'affaire, en diſant que ces Sylphides étoient des Demons : tant il eſt vray que vos plus grands Docteurs, n'en ſçavent pas plus bien ſouvent que les ſimples femmes ! Tant il eſt vray que Dieu aime à ſe retirer dans ſon Trône nubileux, & qu'épaiſſiſſant les tenebres qui environnent ſa Majeſté redoutable, il habite une lumiere inacceſſible, & ne laiſſe voir ſes veritez qu'aux humbles de cœur. Apprenez à eſtre humble,

mon fils, si vous voulez penetrer ces tenebres sacrées qui environnent la verité. Apprenez des Sages à ne donner aux Demons aucune puissance dans la Nature, depuis que la pierre fatale les a renfermez dans le puits de l'abisme. Aprenez des Philosophes à chercher toûjours les causes naturelles dans tous les évenemens extraordinaires; & quand les causes naturelles manquent, recourez à Dieu, & à ses saints Anges & jamais aux De-

mons, qui ne peuvent plus rien que ſouffrir : autrement vous blaphemeriez ſouvent ſans y penſer, & vous attribuëriez au Diable l'honneur des plus merveilleux ouvrages de la Nature.

Quand on vous diroit par exemple que le divin Apollonius Thianeus fut conceu ſans l'operation d'aucun homme, & qu'un des plus hauts Salamandres deſcendit pour s'immortaliſer avec ſa mere : vous diriez que ce Salamandre étoit un

Demon, & vous donneriez la gloire au Diable, de la generation d'un des plus grands hommes qui ſoient ſortis de nos mariages Philoſophiques.

Mais, Monſieur (interrompis-je) cet Apollonius eſt reputé parmi nous pour un grand Sorcier, & c'eſt tout le bien qu'on en dit. Voilà (reprit le Comte) un des plus admirables effets de l'ignorance & de la mauvaiſe éducation. Parce qu'on entend faire à ſa nourrice des contes de

Sorciers, tout ce qui se fait d'extraordinaire ne peut avoir que le Diable pour Auteur. Les plus grands Docteurs ont beau faire, ils n'en seront pas crus s'ils ne parlent comme nos nourrices. Apollonius n'est pas né d'un homme; il entend le langage des oyseaux; il est veu en mesme jour en divers endroits du monde; il disparoist devant l'Empereur Domitien qui veut le faire mal-traiter; il ressuscite une fille par la vertu de l'Onomance; il dit à

Demon, & vous donneriez la gloire au Diable, de la generation d'un des plus grands hommes qui ſoient ſortis de nos mariages Philoſophiques.

Mais, Monſieur (interrompis-je) cet Apollonius eſt reputé parmi nous pour un grand Sorcier, & c'eſt tout le bien qu'on en dit. Voilà (reprit le Comte) un des plus admirables effets de l'ignorance & de la mauvaiſe éducation. Parce qu'on entend faire à ſa nourrice des contes de

Sorciers, tout ce qui ſe fait d'extraordinaire ne peut avoir que le Diable pour Auteur. Les plus grands Docteurs ont beau faire, ils n'en ſeront pas crus s'ils ne parlent comme nos nourrices. Apollonius n'eſt pas né d'un homme; il entend le langage des oyſeaux; il eſt veu en meſme jour en divers endroits du monde; il diſparoiſt devant l'Empereur Domitien qui veut le faire mal traiter; il reſſuſcite une fille par la vertu de l'Onomance; il dit à

Ephese en une assemblée de toute l'Asie, qu'à cette mesme heure on tuë le Tyran à Rome. Il est question de juger cet homme, la nourrice dit, c'est un Sorcier; Saint Jerôme & S. Justin le Martyr, disent que ce n'est qu'un grand Philosophe. Jerôme, Justin, & nous Cabalistes, serons des visionaires, & la femmelette l'emportera. Ha! que l'ignorant perisse dans son ignorance: mais vous, mon enfant, sauvez vous du naufrage.

Quand

Quand vous lirez que le celebre Merlin nâquit sans l'operation d'aucun homme, d'une Religieuse, fille du Roy de la grand'Bretagne ; & qu'il predisoit l'avenir plus clairement qu'un Tyresie ; ne dites pas avec le peuple qu'il étoit fils d'un Demon incube, puis qu'il n'y en eût jamais ; ny qu'il prophetisoit par l'art des Demons, puis que le Demon est la plus ignorante de toutes les creatures, suivant la sainte Caballe. Dites avec

les Sages, que la Princesse Angloise fut consolée dans sa solitude par un Sylphe qui eut pitié d'elle, qu'il prit soin de la divertir, qu'il sceut luy plaire, & que Merlin leur fils fut élevé par le Sylphe en toutes les sciences, & apprit de luy à faire toutes les merveilles que l'Histoire d'Angleterre en raconte.

Ne faites pas non plus l'outrage aux Comtes de Cleves, de dire que le Diable est leur pere ; & ayez meilleure opinion du Syl-

phe, que l'Histoire dit qui vint à Cleves sur un Navire miraculeux trainé par un Cygne, qui y estoit attaché avec une chaine d'argent. Ce Sylphe apres avoir eu plusieurs enfans de l'heritiere de Cleves, repartit un jour en plein midy à la veuë de tout le monde sur son Navire aërien. Qu'a-t-il fait à vos Docteurs, qui les oblige à l'eriger en Demon.

Mais ménagerez-vous assez peu l'honneur de la Maison de Lusignan? &

donnerez vous à vos Comtes de Poitiers une genealogie diabolique? Que direz vous de leur mere celebre? Je croy, Monſieur (interrompis-je) que vous m'allez faire les contes de Meluſine. Ha! ſi vous me niez l'Hiſtoire de Meluſine (reprit-il) je vous donne gagné: mais ſi vous la niez, il faudra brûler les Livres du grand Paracelſe qui maintient en cinq ou ſix endroits differens qu'il n'y a rien de plus certain que cette Meluſine eſtoit

une Nymphe ; & il faudra démentir vos Historiens, qui disent que depuis sa mort, ou pour mieux dire depuis qu'elle disparut aux yeux de son mary, elle n'a jamais manqué (toutes les fois que ses descendans estoient menacez de quelque disgrace, ou que quelque Roy de France devoit mourir extraordinairement) de paroistre en deüil sur la grande tour du Chasteau de Lusignan, qu'elle avoit fait bastir. Vous aurez une querelle

avec tous ceux qui descen-
dent de cette Nymphe,
ou qui sont alliez de sa
Maison ; si vous vous ob-
stinez à soustenir que ce
fut un Diable.

Pensez-vous, Monsieur
(luy dis-je) que ces Sei-
gneurs aiment mieux estre
originaires des Sylphes ?
Ils l'aimeroient mieux, sans
doute (repliqua-t-il) s'ils
sçavoient ce que je vous
apprens, & ils tiendroient
à grand honneur ces nais-
sances extraordinaires. Ils
connoîtroient, s'ils avoient

quelque lumiere de Caba-
le, que cette sorte de gene-
ration estant plus confor-
me à la maniere dont Dieu
entendoit au commence-
ment que le monde se mul-
tipliast, les enfans qui en
naissent sont plus heureux,
plus vaillans, plus sages,
plus renommez, & plus
benis de Dieu. N'est-il
pas plus glorieux pour ces
hommes illustres de des-
cendre de ces creatures si
parfaites, si sages, & si
puissantes, que de quel-
que sale Lutin, ou de

quelque infame Aſmodée.

Monſieur (luy dis-je) nos Theologiens n'ont garde de dire que le Diable ſoit pere de tous ces hommes qui naiſſent ſans qu'on ſçache qui les met au monde. Ils reconnoiſſent que le Diable eſt un eſprit, & qu'ainſi il ne peut engendrer. Gregoire de Nice (reprit le Comte) ne dit pas cela ; car il tient que les Demons multiplient entr'eux comme les hommes. Nous ne ſommes pas de

de fon avis (repliquay-je) mais il arrive (difent nos Docteurs) que.... Ha ! ne dites pas (interrompit le Comte) ne dites pas ce qu'ils difent, ou vous diriez comme eux une fottife tres-fale & tres-mal honnefte. Quelle abominable défaite ont-ils trouvé-là ? Il eft étonnant comme ils ont tous unanimement embraffé cette ordure, & comme ils ont pris plaifir de pofter des farfadets aux embufches, pour profiter de l'oifive bruta-

lité des Solitaires, & en mettre promptement au monde ces hommes miraculeux, dont ils noirciſſent l'illuſtre memoire par une ſi vilaine origine. Appellent-ils cela philoſopher ? Eſt-il digne de Dieu, de dire qu'il ait cette complaiſance pour le Demon de favoriſer ces abominations ; de leur accorder la grace de la fecondité qu'il a refuſée à de grands Saints ; & de recompenſer ces ſalletez en creant pour ces embrions d'iniquité, des ames

plus heroïques, que pour ceux qui ont esté formez dans la chasteté d'un mariage legitime? Est-il digne de la Religion de dire comme font vos Docteurs, que le Demon peut par ce detestable artifice rendre enceinte une Vierge durant le sommeil sans prejudice de sa virginité; ce qui est aussi absurde que l'Histoire que Thomas d'Aquin (d'ailleurs Auteur tres-solide, & qui sçavoit un peu de Cabale) s'oublie assez luy-mesme

pour conter dans son sixiéme *Quodlibet* ; d'une fille couchée avec son pere, à qui il fait arriver mesme avanture que quelques Rabins heretiques disent qui avint à la fille de Jeremie, à laquelle ils font concevoir le grand Cabaliste Bensyrah en entrant dans le bain apres le Prophete. Je jurerois que cette impertinence a esté imaginée par quelque....

Si j'osois, Monsieur, interrompre vostre déclamation (luy dis-je) je vous

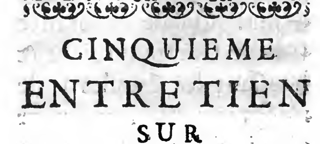
avouërois pour vous apaiser qu'il seroit à souhaitter que nos Docteurs eussent imaginé quelque solution dont les oreilles pures comme les vostres s'offensassent moins. Ou bien ils devoient nier tout-à-fait les faits sur quoy la question est fondée.

Bon expedient (reprit le Comte.) Hé! le moyen de nier des choses constantes? Mettez vous en la place d'un Theologien à fourrure d'hermines, & supposez que l'heureux Danhu-

zerus vient à vous comme à l'Oracle de sa religion .....

En cét endroit un Laquais vint me dire qu'un jeune Seigneur venoit me voir. Je ne veux pas qu'il me voye (dit le Comte.) Je vous demande pardon, Monsieur (luy dis-je) vous jugez bien au nom de ce Seigneur, que je ne puis pas faire dire qu'on ne me voit point: prenez donc la peine d'entrer dans ce cabinet. Ce n'est pas la peine (dit-il) je va me rendre invisible. Ha ! Monsieur

(m'écriay - je) treve de diablerie (s'il vous plaiſt) je n'entens pas raillerie là-deſſus. Quelle ignorance (dit le Comte en riant & hauſſant les épaules) de ne ſçavoir pas, que pour eſtre inviſible il ne faut que mettre devant ſoy le contraire de la lumiere! Il paſſa dans mon cabinet, & le jeune Seigneur entra preſqu'en meſme temps dans ma chambre : je luy demande pardon ſi je ne luy parlay pas de mon avanture.



CINQUIEME ENTRETIEN SUR LES SCIENCES SECRETES.

LE grand Seigneur étant ſorti, je trouvay en venant de le reconduire le Comte de Gabalis dans ma chambre. C'eſt grand dommage(me dit-il)que ce

Seigneur qui vient de vous quitter, ſera un jour un des 72. Princes du Sanhedrin de la Loy nouvelle; car ſans cela il ſeroit un grand ſujet pour la ſainte Cabale ; il a l'eſprit profond, net, vaſte, ſublime, & hardy ; voila une figure de Geomance que je viens de jetter pour luy, durant que vous parliés enſemble: je n'ay jamais veu des points plus heureux ; & qui marquaſſent une ame ſi belle ; voyez cette *Mere*, [a] quelle magnanimité elle luy donne. Cette

[a] Termes de la Geomance.

[b] *Fille* luy procurera la pourpre : je luy veux mal & à la fortune, de ce qu'elles ostent à la Philosophie un sujet qui peut-estre vous surpasseroit. Mais où en étions nous quand il est venu ?

Vous me parliés, Monsieur (luy dis-je) d'un Bienheureux que je n'ay jamais veu dans le Calendrier Romain, il me semble que vous l'avez nommé *Dunbuzerus* : Ha ! je m'en souviens (reprit-il) je vous disois de vous mettre en la place d'un de vos Docteurs,

& de ſuppoſer que l'heureux Danhuzerus vient vous découvrir ſa conſcience, & vous dit.

MONSIEUR, je viens de delà les monts, au bruit de voſtre ſcience ; j'ay un petit ſcrupule qui me fait peine. Il y a dans une montagne d'Italie une Nymphe qui tient là ſa Cour : mille Nymphes la ſervent, preſqu'auſſi belles qu'elle ; des hommes tres-bien faits, tres-ſçavants, & tres-honneſtes gens, viennent là de toute la terre habitable ;

ils aiment ces Nymphes ; & en ſont aimez ; ils y menent la plus douce vie du monde ; ils ont de tres-beaux enfans de ce qu'ils aiment ; ils adorent le Dieu vivant ; ils ne nuiſent à perſonne ; ils eſperent l'immortalité. Je me promenois un jour dans cette montage ; je plus à la Nymphe Reyne, elle ſe rend viſible, me montre ſa charmante Cour. Les Sages qui s'apperçoivent qu'elle m'aime, me reſpectent preſque cõme leur Prince ;

ils m'exhortent à me laiſſer toucher aux ſoupirs & à la beauté de la Nymphe; elle me conte ſon martyre, n'oublie rien pour toucher mon cœur, & me remontre enfin qu'elle mourra ſi je ne veux l'aimer, & que ſi je l'aime elle me ſera redevable de ſon immortalité. Les raiſonnemens de ces ſçavans hommes ont convaincu mon eſprit, & les attraits de la Nymphe m'ont gagné le cœur; je l'aime, j'en ay des enfans de grande eſperance: mais au milieu de

ma felicité je ſuis troublé quelquefois par le reſſouvenir que l'Egliſe Romaine n'approuve peut-eſtre pas trop tout cela. Je viens à vous, Monſieur, pour vous conſulter qu'eſt-ce que cette Nymphe, ces Sages, ces Enfans, & en quel état eſt ma conſcience. Ça, Monſieur le Docteur, que répondriez-vous au Seigneur Danhuzerus.

Je luy dirois (répondis-je.) Avec tout le reſpect que je vous dois, Seigneur Danhuzerus, vous eſtes un

peu phanatique ; ou bien vostre vision est un enchantement ; vos enfans & vôtre maîtresse sont des Lutins ; vos Sages sont des foux, & je tiens vostre conscience tres-cauterisée.

Avec cette réponse, mon fils, vous pourriez meriter le bonnet de Docteur : mais vous ne meriteriés pas d'estre receu parmy nous (reprit le Comte avec un grand soupir.) Voilà la barbare disposition où sont tous les Docteurs d'aujourd'huy. Un pauvre

Sylphe n'oseroit se montrer qu'il ne soit pris d'abord pour un Lutin ; une Nymphe ne peut travailler à devenir immortelle sans passer pour un phantôme impur ; & un Salamandre n'ose apparoistre de peur d'estre pris pour un Diable ; & les pures flammes qui le composent pour le feu d'Enfer qui l'accompagne par tout. Ils ont beau, pour dissiper ces soupçons si injurieux, faire le signe de la Croix quand ils apparoissent, fléchir le genoüil

genoüil devant les noms divins, & meſme les prononcer avec reverence. Toutes ces precautions ſont vaines. Ils ne peuvent obtenir qu'on ne les repute pas ennemis du Dieu qu'ils adorent plus religieuſement que ceux qui les fuyent.

Tout de bon, Monſieur (luy dis-je) vous croyez que ces Sylphes ſont gens fort devots ? Tres-devots (répondit-il) & tres zelez pour la divinité. Les diſcours excellens qu'ils nous

font de l'Essence divine, & leurs prieres admirables nous édifient grandement. Ont-ils des prieres aussi (luy dis-je) j'en voudrois bien une de leur façon. Il est aisé de vous satisfaire (repartit-il) & afin de ne vous en point raporter de suspecte, & que vous puissiez me soupçonner d'avoir fabriquée; écoutez celle que le Salamandre, qui répondoit dans le Temple de Delphes, voulut bien apprendre aux Payens, & que

Porphyre raporte; elle contient une sublime Theologie; & vous verrez par là qu'il ne tenoit pas à ces sages Creatures, que le monde n'adorât le vray Dieu.

ORAISON
DES
SALAMANDRES.

IMMORTEL, *Eternel, Ineffable & sacré Pere de toutes choses, qui es porté sur le Chariot roullant sans*

cesse, des Mondes qui tournent toûjours. Dominateur des Campagnes etheriennes, où est élevé le thrône de ta Puissance, du haut duquel tes Yeux redoutables découvrent tout, & tes belles & saintes Oreilles écoutent tout. Exauce tes Enfans que tu as aimez dés la naissance des Siecles ; car ta dorée, & grande & eternelle Majesté resplendit audessus du monde & du Ciel des Estoilles ; tu ès élevé sur elles, ô feu étincellant. Là tu t'allumes & t'entretiens toy-mesme par ta

propre splendeur ; & il sort de ton Essence des ruisseaux intarissables de lumiere qui nourrissent ton Esprit infiny. Cet esprit infiny produit toutes choses, & fait ce tresor inépuisable de matiere, qui ne peut manquer à la generation qui l'environne toûjours à cause des formes sans nombre dont elle est enceinte, & dont tu l'as remplie au commencement. De cet esprit tirent aussi leur origine ces Rois tres-saints qui sont debout autour de ton Thrône, & qui composent ta Cour, &

Pere universel! ô Unique! ô Pere des Bien-heureux mortels & immortels! Tu as creé en particulier des Puissances qui sont merveilleusement semblables à ton eternelle Pensée, & à ton Essence adorable. Tu les as establies superieures aux Anges qui annoncent au monde tes volontez. Enfin tu nous as creéz une troisiéme sorte de Souverains dans les Elemens. Nostre continuel exercice est de te loüer, & d'adorer tes desirs. Nous brûlons du desir de te posseder. O Pere!

ô Mere la plus tendre des Meres ! ô l'Exemplaire admirable des ſentimens & de la tendreſſe des Meres ! ô Fils la fleur de tous les Fils ! ô Forme de toutes les Formes ! Ame, Eſprit, Harmonie, & Nombre de toutes choſes.

Que dites-vous de cette Oraiſon des Salamandres ? N'eſt-elle pas bien ſçavantes, bien élevée, & bien devote ? Et de plus bien obſcure (répondis-je) je l'avois oüie paraphraſer à un Predicateur qui prou-

voit par là que le Diable entr'autres vices qu'il a, eſt ſur tout grand hypocrite. Hé bien ! (s'écria le Comte) quelle reſource avez-vous donc pauvres peuples elementaires. Vous dites des merveilles de la nature de Dieu, du Pere, du Fils, du S. Eſprit, des Intelligences aſſiſtantes, des Anges, des Cieux. Vous faites des prieres admirables, & les enſeignez aux hommes ; & aprés tout, vous n'eſtes que Lutins hypocrites!

Mon-

Monsieur (interrompis-je) vous ne me faites pas plaisir d'apostropher ainsi ces gens-là. Hé bien, mon fils, (reprit-il) ne craignez pas que je les appelle : mais que vostre foiblesse vous empéche du moins de vous étonner à l'avenir de ce que vous ne voyez pas autant d'exemples que vous en voudriez de leur alliance avec les hommes. Helas! où est la femme, à qui vos Docteurs n'ont pas gâté l'imagination, qui ne regarde pas avec horreur ce

commerce, & qui ne tremblât pas à l'aspect d'un Sylphe? Où est l'homme qui ne fuit pas de les voir, s'il se pique un peu d'estre homme de bien? Trouvons nous que tres-rarement un honneste homme qui veüille de leur familiarité? Et n'y a-t-il que des débauchez, ou des avares, ou des ambitieux, ou des fripons, qui recherchent cet honneur, qu'ils n'auront pourtant jamais (Vive Dieu) parce que la crainte du Seigneur est le

commencement de la sagesse.

Que deviennent donc (luy dis-je) tous ces peuples volans, maintenant que les gens de bien sont si preoccupez contr'eux ? Ha ! le bras de Dieu (dit-il) n'est point racourcy, & le Demon ne retire pas tout l'avantage qu'il esperoit de l'ignorance & de l'erreur qu'il a répandu à leur prejudice ; car outre que les Philosophes qui sont en grand nombre y remedient le plus qu'ils peuvent

en renonçant tout-à-fait aux femmes ; Dieu a permis à tous ces peuples, d'user de tous les innocens artifices dont ils peuvent s'aviser pour converser avec les hommes à leur insceu. Que me dites vous là, Monsieur ? (m'écriay-je.) Je vous dis vray (poursuivit-il.) Croyez-vous qu'un chien puisse avoir des enfans d'une femme ? Non (répondis-je ?) Et un singe ? (ajoûta-t-il ?) Non plus (répliquay-je.) Et un ours ? (continua-t-il.) Ny

chien, ny ours, ny ſinge (luy dis-je,) cela eſt impoſſible ſans doute; contre la nature, contre la raiſon, & le ſens commun. Fort bien (dit le Comte) mais les Rois des Goths ne ſont-ils pas nez d'un ours & d'une Princeſſe Suedoiſe? Il eſt vray (repartis-je) que l'Hiſtoire le dit. Et les Peguſiens & Syoniens des Indes (repliqua-t-il) ne ſont-ils pas nez d'un chien & d'une femme? J'ay encore leû cela (luy dis-je) Et cette femme Portugaiſe

(continua-t-il) qui estant exposée en une Isle deserte, eut des enfans d'un grand singe ? Nos Theologiens (luy dis-je) répondent à cela, Monsieur, que le Diable prenant la figure de ces bestes .... Vous m'allez encore alleguer (interrompit le Comte) les sales imaginations de vos Auteurs. Comprenez donc, une fois pour toutes, que les Sylphes voyant qu'on les prend pour des Demons quand ils apparoissent en forme humai-

ne ; pour diminuer cette aversion qu'on a d'eux, prennent la figure de ces animaux, & s'accommodent ainsi à la bizarre foiblesse des femmes, qui auroient horreur d'un beau Sylphe, & qui n'en ont pas tant pour un chien ou pour un singe. Je pourrois vous conter plusieurs historiettes de ces petits chiens de Bologne avec certaines pucelles de par le monde : mais j'ay à vous apprendre un plus grand secret.

Sçachez, mon fils, que tel croit être fils d'un homme, qui eſt fils d'un Sylphe. Tel croit eſtre avec ſa femme, qui ſans y penſer immortaliſe une Nymphe. Telle femme penſe embraſſer ſon mary, qui tient entre ſes bras un Salamandre ; & telle fille jureroit à ſon reveil qu'elle eſt Vierge, qui a eu durant ſon ſommeil un honneur dont elle ne ſe doute pas. Ainſi le Demon & les ignorans ſont également abuſez.

Quoy ! le Demon (luy

dis-je) ne sçauroit-il réveiller cette fille endormie, pour empécher ce Salamandre de devenir immortel ? Il le pourroit (repliqua le Comte) si les Sages n'y mettoient ordre: mais nous apprenons à tous ces peuples les moyens de lier les Demons, & de s'opposer à leur effort. Ne vous disois-je pas l'autre jour que les Sylphes & les autres Seigneurs des elemens sont trop heureux que nous voulions leur montrer la Cabale. Sans nous le Dia-

ble leur grand ennemy les inquietteroit fort, & ils auroient de la peine à s'immortaliser à l'insceu des filles.

Je ne puis (repartis-je) admirer assez la profonde ignorance où nous vivons. On croit que les puissances de l'air aident quelque fois les amoureux à parvenir à ce qu'ils desirent. La chose va donc tout autrement; les puissances de l'air ont besoin que les hommes les servent en leurs amours. Vous l'avez dit, mon

fils, (pourſuivit le Comte) le Sage donne ſecours à ces pauvres peuples, ſans luy trop mal-heureux & trop foibles pour pouvoir reſiſter au Diable : mais auſſi quand un Sylphe a appris de nous à prononcer Cabaliſtiquement le nom puiſſant NEHMAHMIHAH, & à le combiner dans les formes avec le nom delicieux E L I A E L ; toutes les puiſſances des tenebres prennent la fuite, & le Sylphe joüit paiſiblement de ce qu'il aime.

Ainſi fut immortaliſé ce Sylphe ingenieux qui prit la figure de l'amant d'une Demoiſelle de Seville; l'Hiſtoire en eſt connuë. La jeune Eſpagnole étoit belle; mais auſſi cruelle que belle. Un Cavalier Caſtillan qui l'aimoit inutilement, prit la reſolution de partir un matin ſans rien dire, & d'aller voyager juſqu'à ce qu'il fût guery de ſon inutile paſſion. Un Sylphe trouvant la belle à ſon gré fut d'avis de prendre ce temps, & s'armant de

tout ce qu'un des nostres luy apprit pour se défendre des traverses, que le Diable envieux de son bonheur eût pû luy susciter. Il va voir la Demoiselle sous la forme de l'amant éloigné, il se plaint, il soûpire, il est rebuté. Il presse, il sollicite, il persevere : apres plusieurs mois il touche, il se fait aimer, il persuade, & enfin il est heureux. Il naist de leur amour un fils dont la naissance est secrete, & ignorée des parens par l'adresse de l'a-

mant aërien. L'amour continuë, & il eſt beny d'une deuxieſme groſſeſſe. Cependant le Cavalier guery par l'abſence revient à Seville, & impatient de revoir ſon inhumaine, va au plus viſte luy dire, qu'enfin il eſt en eſtat de ne plus luy déplaire, & qu'il vient luy annoncer qu'il ne l'aime plus.

Imaginez, s'il vous plaiſt l'étonnement de la fille, ſa réponſe, ſes pleurs, ſes reproches ; & tout leur dialogue ſurprenant. Elle luy

ſoutient qu'elle l'a rendu heureux ; il le nie ; que leur enfant commun eſt en tel lieu, qu'il eſt pere d'un autre qu'elle porte. Il s'obſtine à deſavoüer. Elle ſe deſole, s'arrache les cheveux ; les parens accourent à ſes cris, l'amante deſeſperée continuë ſes plaintes & ſes invectives ; on verifie que le Gentilhomme eſtoit abſent depuis deux ans ; on cherche le premier enfant, on le trouve, & le ſecond nâquit en ſon terme.

Et l'amant aërien (interrompis-je) quel personnage joüoit-il durant tout cela ? Je voy bien (répondit le Comte) que vous trouvez mauvais qu'il ait abandonné sa maistresse à la rigueur des parens, ou à la fureur des Inquisiteurs: mais il avoit une raison de se plaindre d'elle. Elle n'étoit pas assez devote ; car quand ces Messieurs se sont immortalisez, ils travaillent serieusement, & vivent fort saintement pour ne point perdre le droit

droit qu'ils viennent d'acquerir à la poſſeſſion du ſouverain bien. Ainſi ils veulent que la perſonne, à laquelle ils ſe ſont alliez, vive avec une innocence exemplaire, comme on voit dans cette fameuſe avanture d'un jeune Seigneur de Baviere.

Il étoit inconſolable de la mort de ſa femme qu'il aimoit paſſionnément. Une Sylphide fut conſeillée par un de nos Sages de prendre la figure de cette femme; elle le crût, & s'alla

presenter au jeune homme affligé, disant que Dieu l'avoit ressuscitée pour le consoler de son extrême affliction. Ils vécurent ensemble plusieurs années, & firent de tres-beaux enfans. Mais le jeune Seigneur n'estoit pas assez homme de bien pour retenir la sage Sylphide, il juroit & disoit des paroles mal-honnestes. Elle l'avertit souvent: mais voyant que ses remontrances étoient inutiles, elle disparut un jour, & ne luy laissa

que ses juppes & le repentir de n'avoir pas voulu suivre ses saints conseils. Ainsi vous voyez, mon fils, que les Sylphes ont quelque fois raison de disparoistre; & vous voyez que le Diable ne peut empécher, non plus que les fantasques caprices de vos Theologiens, que les peuples des elemens ne travaillent avec succés à leur immortalité quand ils sont secourus par quelqu'un de nos sages.

Mais en bonne foy,

Monſieur (repris-je) eſtes vous perſuadé que le Demon ſoit ſi grand ennemy de ces ſuborneurs de Demoiſelles. Ennemy mortel (dit le Comte) ſur tout des Nymphes, des Sylphes, & des Salamandres. Car pour les Gnomes, il ne les haït pas ſi fort; parce que, comme je croy vous avoir apris, ces Gnomes effrayez des hurlemens des Diables qu'ils entendent dans le centre de la terre, aiment mieux demeurer mortels que

courir risque d'estre ainsi tourmentez, s'ils acqueroient l'immortalité. De là vient que ces Gnomes & les Demons leurs voisins ont assez de commerce. Ceux-cy persuadent aux Gnomes naturellement tres-amis de l'homme, que c'est luy rendre un fort grand service, & le delivrer d'un grand peril que de l'obliger de renoncer à son immortalité. Ils s'engagent pour cela de fournir à celuy à qui ils peuvent persuader cette

renonciation, tout l'argent qu'il demande; de détourner les dangers qui pourroient menacer sa vie durant certain temps, ou telle autre condition qu'il plaist à celuy qui fait ce malheureux pacte: ainsi le Diable, le méchant qu'il est, par l'entremise de ce Gnome fait devenir mortelle l'ame de cet homme & la prive du droit de la vie eternelle.

Comment, Monsieur; (m'écriay-je) ces pactes à vostre avis, desquels les

Demonographes racontent tant d'exemples, ne fe font point avec le Demon ? Non feurement. (reprit le Comte) Le Prince du monde n'a-t-il pas efté chaffé dehors ? n'eft-il pas renfermé ? n'eft-il pas lié ? N'eft-il pas la terre maudite & damnée, qui eft reftée au fond de l'ouvrage du fupréme & Archetype diftillateur ? Peut-il monter dans la region de la lumiere, & y répandre fes tenebres concentrées ? Il ne peut rien contre

l'homme. Il ne peut qu'inſpirer aux Gnomes, qui ſont ſes voiſins, de venir faire ces propoſitions à ceux d'entre les hommes, qu'il craint le plus qui ſoient ſauvez ; afin que leur ame meure avec le corps.

Et ſelon vous (ajoûtay-je) ces ames meurent? Elles meurent, mon enfant (répondit-il.) Et ceux qui font ces pactes-là ne ſont point damnez (pourſuivis-je.) Ils ne le peuvent eſtre (dit-il) car leur ame meurt

meurt avec le corps. Ils ſont donc quittes à bon marché (repris-je) & ils ſont bien legerement punis d'avoir fait un crime ſi enorme que de renoncer à leur Bapteſme, & à la mort du Seigneur.

Appellez-vous (repartit le Comte) eſtre legerement puny, que de rentrer dans les noirs abyſmes du neant ? Sçachez que c'eſt une plus grande peine que d'eſtre damné; qu'il y a encore un reſte de miſericorde dans la juſtice

que Dieu exerce contre les pecheurs dans l'Enfer ; que c'eſt une grande grace de ne les point conſumer par le feu qui les brûle. Le neant eſt un plus grand mal que l'Enfer ; c'eſt ce que les Sages préchent aux Gnomes quand ils les aſſemblent, pour leur faire entendre quel tort ils ſe font de preferer la mort à l'immortalité, & le neant à l'eſperance de l'eternité bien-heureuſe, qu'ils ſeroient en droit de poſſeder, s'ils s'allioient aux

hommes sans exiger d'eux ces renonciations criminelles. Quelques-uns nous croyent, & nous les marions à nos filles.

Vous evangelisez donc les peuples soûterrains, Monsieur ? (luy dis-je.) Pourquoy non ? (reprit-il.) Nous sommes leurs Docteurs aussi bien que des peuples du feu, de l'air, & de l'eau ; & la charité Philosophique se répand indifferemment sur tous ces enfans de Dieu. Comme ils sont plus subtils & plus

éclairez que le commun des hommes, ils ſont plus dociles & plus capables de diſcipline, & ils écoutent les veritez divines avec un reſpect qui nous ravit.

Il doit eſtre en effet raviſſant (m'écriay-je en riant) de voir un Cabaliſte en chaire prôner à tous ces Meſſieurs-là. Vous en aurez le plaiſir, mon fils, quand vous voudrez (dit le Comte) & ſi vous le deſirez, je les aſſembleray dés ce ſoir, & je les prêcheray ſur le minuit. Sur le mi-

nuit (me récriay - je) j'ay oüy dire que c'eſt-là l'heure du Sabath. Le Comte ſe prit à rire ; vous me faites ſouvenir là (dit-il) de toutes les folies que les Demonographes racontent ſur ce chapitre de leur imaginaire Sabath. Je voudrois bien pour la rareté du fait, que vous les creuſſiez auſſi. Ha ! pour les contes du Sabath (repris-je) je vous aſſeure que je n'en croy pas un.

Vous faites bien, mon fils (dit - il) car (encore

une fois) le Diable n'a pas la puiſſance de ſe joüer ainſi du genre humain, ny de pactiſer avec les hommes, moins encore de s'en faire adorer, comme le croyent les Inquiſiteurs. Ce qui a donné lieu à ce bruit populaire, c'eſt que les Sages, comme je viens de vous dire, aſſemblent les habitans des elemens, pour leur précher leurs myſteres & leur morale ; & comme il arrive ordinairement que quelque Gnome revient de ſon er-

reur grossiere, comprend les horreurs du neant, & consent qu'on l'immortalise: on luy donne une fille, on le marie, la nopce se celebre avec toute la réjoüissance que demande la conqueste qu'on vient de faire. Ce sont-là ces danses & ces cris de joye qu'Aristote dit qu'on entendoit dans certaines Isles, où pourtant on ne voyoit personne. Le grand Orphée fut le premier qui convoqua ces peuples soûterrains, à sa premiere

ſemonce Sabaſius le plus ancien des Gnomes fut immortaliſé; & c'eſt de ce Sabaſius qu'a pris ſon nom cette aſſemblée, dans laquelle les Sages luy ont adreſſé la parole tant qu'il a vécu, comme il paroiſt dans les Hymnes du divin Orphée. Les ignorans ont confondu les choſes, & ont pris occaſion de faire là-deſſus mille contes impertinens, & de décrier une aſſemblée que nous ne convoquons qu'à la gloire du ſouverain Eſtre.

Je n'eusse jamais imaginé (luy dis-je) que le Sabath fût une assemblée de devotion. C'en est pourtant une (repartit-il) tres-sainte & tres-Cabalistique; ce que le monde ne se persuaderoit pas facilement. Mais tel est l'aveuglement déplorable de ce siecle injuste ; on s'enteste d'un bruit populaire , & on ne veut point estre détrompé. Les Sages ont beau dire , les sots en sont plûtost crûs. Un Philosophe a beau montrer à l'œil la

fausseté des chimeres que l'on s'est forgées, & donner des preuves manifestes du contraire: quelque experience & quelque solide raisonnement qu'il ait employé, s'il vient un homme à chaperon qui s'inscrive en faux; l'experience & la demonstration n'ont plus de force, & il n'est plus au pouvoir de la verité de rétablir son empire. On en croit plus à ce chaperon qu'à ses propres yeux. Il y a eu dans vostre France une preuve me-

morable de cet enteſte-ment populaire.

Le fameux Cabaliſte Zedechias ſe mit dans l'eſ-prit, ſous le regne de vô-tre Pepin, de convaincre le monde que les elemens ſont habitez par tous ces peuples dont je vous ay décrit la nature. L'expe-dient dont il s'aviſa fut de conſeiller aux Sylphes de ſe montrer en l'air à tout le monde ; ils le firent avec magnificence ; on voyoit dans les airs ces creatures admirables en

forme humaine, tantôt rangées en bataille, marchant en bon ordre, ou se tenant sous les armes, ou campées sous des pavillons superbes: tantost sur des Navires aëriens d'une structure admirable, dont la flotte volante voguoit au gré des Zephirs. Qu'arriva-t-il? Pensez-vous que ce siecle ignorant s'avisast de raisonner sur la nature de ces spectacles merveilleux. Le peuple crût d'abord que c'estoit des Sorciers, qui s'estoient emparez de l'air

pour y exciter des orages & pour faire gresler sur les moissons. Les Sçavans, Theologiens & Juris-Consultes furent bien-tost de l'avis du peuple : les Empereurs le crurent aussi ; & cette ridicule chimere alla si avant, que le sage Charlemagne, & apres luy Loüis le Debonnaire, imposerent de griéves peines à tous ces pretendus Tyrans de l'air. Voyez cela dans le premier chapitre des Capitulaires de ces deux Empereurs.

Les Sylphes voyant le Peuple, les Pedans, & les Testes couronnées mêmes se gendarmer ainsi contr'eux, resolurent pour faire perdre cette mauvaise opinion qu'on avoit de leur flotte innocente, d'enlever des hommes de toutes parts, de leur faire voir leurs belles femmes, leur republique, & leur gouvernement, & puis les remettre à terre en divers endroits du monde. Ils le firent comme ils l'avoient projetté. Le peuple qui

voyoit deſcendre ces hommes y accouroit de toutes parts, & prevenu que c'étoit des Sorciers qui ſe détachoient de leurs compagnons pour venir jetter des venins ſur les fruits & dans les fontaines; ſuivant la fureur qu'inſpirent de telles imaginations, entraînoit ces innocens au ſupplice. Il eſt incroyable quel grand nombre il en fit perir par l'eau & par le feu dans tout ce Royaume.

Il arriva qu'un jour

entr'autres, on vit à Lyon descendre de ces Navires aëriens trois hommes & une femme; toute la Ville s'assemble alentour, crie qu'ils sont Magiciens, & que Grimoald Duc de Bennevent ennemy de Charlemagne, les envoye pour perdre les moissons des François. Les quatre innocens ont beau dire pour leur justification qu'ils sont du païs mesme; qu'ils ont esté enlevez depuis peu par des hommes miraculeux, qui leur ont
fait

fait voir des merveilles inoüies, & les ont priez d'en faire le recit. Le peuple entesté n'écoute point leur défense, & il alloit les jetter dans le feu; quand le bon-homme Agobard Evesque de Lyon, qui avoit aquis beaucoup d'authorité estant Moyne dans cette Ville, accourut au bruit, & ayant oüy l'accusation du peuple, & la défense des accusez, prononça gravement que l'une & l'autre étoient fausses. Qu'il n'estoit pas vray que ces

hommes fuſſent deſcendus de l'air, & que ce qu'ils diſoient y avoir veu eſtoit impoſſible.

Le peuple crût plus à ce que diſoit ſon bon pere Agobard qu'à ſes propres yeux, s'appaiſa, donna la liberté aux quatre Ambaſſadeurs des Sylphes, & receut avec admiration le Livre qu'Agobard écrivit pour confirmer la ſentence qu'il avoit donnée : ainſi le témoignage de ces quatre témoins fut rendu vain.

Cependant comme ils échaperent au supplice, ils furent libres de raconter ce qu'ils avoient veu ; ce qui ne fut pas tout-à-fait sans fruit ; car s'il vous en souvient bien, le siecle de Charlemagne fut fecond en hommes heroïques ; ce qui marque que la femme qui avoit esté chez les Sylphes, trouva creance parmi les Dames de ce temps là, & que par la grace de Dieu beaucoup de Sylphes s'immortaliserent. Plusieurs Sylphides aussi devinrent

immortelles par le recit que ces trois hommes firent de leur beauté; ce qui obligea les gens de ce temps-là de s'appliquer un peu à la Philoſophie; & de là ſont venuës toutes ces Hiſtoires des Fées que vous trouvez dans les legendes amoureuſes du ſiecle de Charlemagne & des ſuivans. Toutes ces Fées pretenduës n'étoient que Sylphides & Nymphes. Avez vous leû ces Hiſtoires des Heros & des Fées ? Non, Monſieur (luy dis-je.)

J'en suis fâché (reprit-il) car elles vous eussent donné quelque idée de l'état auquel les Sages ont resolu de reduire un jour le monde. Ces hommes heroïques, ces amours des Nymphes, ces voyages au Paradis terrestre, ces Palais & ces bois enchantez, & tout ce qu'on y voit de charmantes avantures; ce n'est qu'une petite idée de la vie que menent les Sages, & de ce que le monde sera quand ils y feront regner la Sagesse. On n'y

verra que des Heros, le moindre de nos enfans ſera de la force de Zoroaſtre, Apollonius, ou Melchiſedech; & la pluſpart ſeront auſſi accomplis que les enfans qu'Adam euſt eus d'Eve s'il n'eût point peché avec elle.

Ne m'avez vous pas dit, Monſieur (interrompis-je) que Dieu ne vouloit pas qu'Adam & Eve euſſent des enfans, qu'Adam ne devoit toucher qu'aux Sylphides, & qu'Eve ne devoit penſer qu'à quelqu'un

des Sylphes ou des Salamandres? Il est vray (dit le Comte) ils ne devoient pas faire des enfans par la voye qu'ils en firent. Vôtre Cabale, Monsieur (continuay-je) donne donc quelque invention à l'homme & à la femme de faire des enfans autrement qu'à la methode ordinaire? Assurément (reprit-il.) Hé, Monsieur (poursuivis-je) apprenez-là moy donc, je vous en prie. Vous ne la sçaurez pas d'aujourd'huy, s'il vous plaist (me dit-il

en riant.) Je veux vanger les peuples des elemens, de ce que vous avez eu tant de peine à vous detromper de leur pretenduë diablerie. Je ne doute pas que vous ne ſoyez maintenant revenu de vos terreurs paniques. Je vous laiſſe donc pour vous donner le loiſir de mediter & déliberer devant Dieu, à quelle eſpece de Subſtances elementaires il ſera plus à propos pour ſa gloire & la voſtre de faire part de vôtre immortalité.

Je

Je m'en vay cependant me recueillir un peu, pour le Discours que vous m'avez donné envie de faire cette nuit aux Gnomes. Allez vous (luy dis-je) leur expliquer quelque chapitre d'Averroës. Je croy (dit le Comte) qu'il y pourra bien entrer quelque chose de cela; car j'ay dessein de leur précher l'excellence de l'homme, pour les porter à en rechercher l'alliance. Et Averroës apres Aristote a tenu deux choses qu'il sera bon que

j'éclaircisse ; l'une sur la Nature de l'entendement, & l'autre sur le Souverain bien. Il dit qu'il n'y a qu'un seul entendement creé, qui est l'image de l'Increé, & que cét unique entendement suffit pour tous les hommes; cela demande explication. Et pour le Souverain bien ; Averroës dit qu'il consiste dans la conversation des Anges ; ce qui n'est pas assez Cabalistique ; car l'homme dés cette vie, peut, & est creé pour joüir de Dieu, com-

me vous entedrez un jour & comme vous éprouverez quand vous serez au rang des Sages.

Ainsi finit l'entretien du Comte de Gabalis. Il revint le lendemain, & me porta le Discours qu'il avoit fait aux peuples soûterrains; il est merveilleux! Je le donnerois avec la suite des Entretiens qu'une Vicomtesse & moy avons eus auec ce Grand homme, si j'étois seur que tous mes Lecteurs eussent l'esprit droit & ne trouvassent pas mauvais

que je me divertiſſe aux dépens des fous. Si je voy qu'on veüille laiſſer faire à mon Livre le bien qu'il eſt capable de produire ; & qu'on ne me faſſe pas l'injuſtice de me ſoupçonner de vouloir donner credit aux Sciences ſecretes, ſous le pretexte de les tourner en ridicules ; je continuëray à me réjoüir de Monſieur le Comte, & je pourray donner bien toſt un autre Tome.



LETTRE
A
MONSEIGNEUR

****

MONSEIGNEUR,

Vous m'avez toûjours paru si ardent pour vos Amis, que j'ay crû que vous me pardonneriez la liberté que je prens en faveur du meilleur,

des miens, de vous supplier d'avoir pour luy la complaisance de vous faire lire son Livre. Je ne pretens pas vous engager par là à aucune des suites que mon Amy l'Auteur s'en promet peut-estre ; car Messieurs les Auteurs sont sujets à se faire des esperances. Je luy ay mesme assez dit que vous vous faites un grand point d'honneur de ne dire jamais que ce que vous pensez ; & qu'il ne s'attende pas que vous alliez vous défaire d'une qualité si rare & si nouvelle à la

Cour, pour dire que son Livre est bon, si vous le trouvez méchant; Mais ce que je desirerois de vous, MONSEIGNEUR, *& de quoy je vous prie tres-humblement; c'est que vous ayez la bonté de decider un different que nous avons eu ensemble. Il ne falloit pas tant étudier,* MONSEIGNEUR, *& devenir un prodige de Science, si vous ne vouliez pas estre exposé a estre consulté preferablement aux Docteurs. Voicy donc la dispute que j'ay avec mon Amy.*

J'ay voulu l'obliger a changer entierement la forme de ſon Ouvrage. Ce tour plaiſant qu'il luy a donné ne me ſemble pas propre à ſon ſujet. La Cabale (luy ay-je dit) eſt une Science ſerieuſe, que beaucoup de mes Amis étudient ſerieuſement : il falloit la refuter de meſme. Comme toutes ſes erreurs ſont ſur les choſes Divines, outre la difficulté qu'il y a de faire rire un honneſte homme ſur quelque ſujet que ce ſoit : Il eſt de plus tres dangereux de railler en celuy-cy, & il eſt fort à

craindre que la devotion ne ſemble y eſtre intereſſée. Il faut faire parler un Cabaliſte comme un Saint, où il jouë trcs-mal ſon roolle ; & s'il parle en Saint, il impoſe aux eſprits foibles par cette Sainteté apparente, & il perſuade plus ſes viſions que toute la plaiſanterie qu'on peut en faire ne les refute.

Mon Amy répond à cela, avec cette preſomption qu'ont les Auteurs quand ils defendent leurs Livres ; Que ſi la Cabale eſt une Science ſerieuſe, c'eſt qu'il n'y a que des

melancoliques qui s'y addonnent; qu'ayant voulu d'abord essayer sur ce sujet le style Dogmatique, il s'estoit trouvé si ridicule luy-mesme de traiter serieusement des sottises, qu'il avoit jugé plus à propos de tourner ce ridicule contre le Seigneur Comte de Gabalis. La Cabale (dit-il) est du nombre de ces chimeres, qu'on authorise quand on les combat gravement, & qu'on ne doit entreprendre de détruire qu'en se joüant. Comme il sçait assez bien les Peres, il m'a allegué là dessus Tertullien.

Vous qui le sçavez mieux que luy & moy, jugez, MONSEIGNEUR, *s'il l'a cité à faux*, Multa sunt risu digna revinci, ne gravitate adorentur. *Il dit que Tertullien dit ce beau mot contre les Valentiniens, qui étoient une maniere de Cabalistes tres-visionaires.*

Quant à la Devotion qui est presque toûjours de la partie en tout cet Ouvrage, c'est une necessité inévitable (dit-il) qu'un Cabaliste parle de Dieu: mais ce qu'il y a d'heureux en ce sujet-cy, c'est qu'il

est d'une necessité encore plus inévitable pour conserver le caractere Cabalistique de ne parler de Dieu qu'avec un respect extrême ; ainsi la Religion n'en peut recevoir aucune atteinte ; & les esprits foibles le seront plus que le Seigneur de Gabalis s'ils se laissent enchanter par cette devotion extravagante ; ou si les railleries qu'on en fait, ne levent pas le charme.

Par ces raisons & par plusieurs autres que je ne vous rapporteray pas, MONSEIGNEUR, *parce que*

j'ay envie que vous soyez de mon avis; mon Amy pretend qu'il a deû écrire contre la Cabale en folâtrant. Mettez nous d'accord, s'il vous plaist. Je maintiens qu'il seroit bon de proceder contre les Cabalistes & contre toutes les Sciences secretes par de serieux & vigoureux argumens. Il dit que la verité est gaye de sa nature, & qu'elle a bien plus de puissance quand elle rit: parce qu'un Ancien, que vous connoissez sans doute, dit en quelque lieu, dont vous ne manquerez pas de vous sou-

venir avec cette memoire si belle que Dieu vous a donnée, Convenit veritati ridere, quia lætans.

Il ajoûte que les Sciences secretes sont dangereuses si on ne les traite pas avec le tour qu'il faut pour en inspirer le mépris, pour en eventer le ridicule mystere, & pour détourner le monde de perdre le temps à leur recherche; en luy en apprenant le plus fin, & luy en faisant voir l'extravagance. Prononcez, MONSEIGNEUR, *voila nos raisons. Je recevray*

vôtre Decision avec ce respect que vous sçavez qui accompagne toûjours l'ardeur avec laquelle je suis,

MONSEIGNEUR,



Vôtre tres-humble & tres-obeïssant serviteur,

